CEUX DU XIII B

RECUEIL DE TEXTES
EXTRAITS DU MENSUEL DE
L'AMICALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE
DU STALAG XIII B
WEIDEN (Opf)

N° 17 - 1949

LES PRISONNIERS DE GUERRE ETAIENT PRESQUE TOUS DES WALLONS

Nombre de prisonniers de guerre rapatriés d'Allemagne après leur libération par les armées alliées.- 66.500, se décomposant en 64.500 Wallons et 2.000 Flamands.

QUELQUES EFFECTIFS DE STALAGS

Nous croyons intéressant de donner, à titre documentaire, quelques chiffres de l'effectif de certains stalags.

I A	6.300	VI D	1.320
II C	5.525	XIII D	1,175
XIII C	4.620	St.398	940
II A	4.485	II B	925
VIII A	4.330	IX A	815
II B	3.670	XVII A	785
X A	3.070	VIII C	775
XVII B	2.900	VI F	738
Off. II A	2.600	VI D	670
X C	2.425	IX C	635
IV A	1.975	VI J	585
XIII B	1.785	XII A	515
Off X D	1.755	XX B	425
XIII A	1.750	V A	340
X B	1.725	XII F	305
V B	1.525	XII D	162
VI A	1.385		

N° 28 - 1950

Quelques statistiques établies sur la fin de la captivité au XIII B

Provinces	Population belge du X. B.	Pourcentage	Pourc. proportionnel à la population des provinces	PG par province en se basant sur le coefficient du XIII B et prenant un total de 70.000 PG
HAINAUT	791	42,32	0,076	29.626
LIEGE	529	28,30	0,063	20.000
NAMUR	250	13,37	0,071	9.364
LUXEMBOURG	14[9]	8	0,069	5.580
BRABANT	131	7	0,010	4.900
FLANDRE OR	6	0,32		
LIMBOURG	1	0,05		
ETRANGERS	12	0,64		530

A la libération, il restait au XIII B:

1	PG de nationalité belge né en 1895	16	PG de nationalité belge né en 1900
5	PG de nationalité belge né en 1896	17	PG de nationalité belge né en 1901
6	PG de nationalité belge né en 1897	29	PG de nationalité belge né en 1902
9	PG de nationalité belge né en 1898	42	PG de nationalité belge né en 1903
20	PG de nationalité belge né en 1899	46	PG de nationalité belge né en 1904

Ceci sur un effectif de 1.869 unités.

N° 35 - 1951

LE PRIX D'UN SOLDAT

Au cours d'une conférence de presse M. De Greef, ministre de la Défense Nationale a signalé l'augmentation considérable du coût d'entretien annuel d'un milicien depuis la guerre. En 1939 la dépense imposée pour chaque milicien sous les drapeaux était annuellement de 2.829 frs 90. En 1950 cette dépense est passée à 19.162 frs 25, soit près du septuple.

Voici le détail de ces sommes:

	1930	1950
Solde	105,90	3.530,00
Transports	17,00	448,00
Nourriture	1.478,00	8.250,00
Equipement et habillement	647,00	4.250,00
Couchage	90,00	250,00
Logement, Chauffage, Eclairage	273,00	1.200,00
Soins médicaux	219,00	638,75
Education, Sports	0	380,50
Service social	0	215,00

Qu'en pensez-vous anciens d'avant 1940?

N° 144 - 1965

L'AMICALE DU STALAG XIII B

L'Amicale du Stalag XIII B a son origine en 1945, peu après le retour des derniers prisonniers de ce camp. Elle n'était alors en quelque sorte que la réunion de quelques camarades décidés à se retrouver périodiquement afin de prolonger les liens de camaraderie nés en captivité. D'autres "anciens" demandèrent à se joindre à ce premier groupe. Devant les demandes répétées il fut rapidement jugé nécessaire de se constituer en Amicale. Le prisonnier de guerre ne pouvait rester isolé. Il sentit rapidement la nécessité de se regrouper suivant certaines affinités. Quoi de plus normal alors que de voir se réunir en un même groupement ceux-là qui, côte à côte pendant cinq années, vécurent ensemble. Un Comité provisoire fut formé et ratifié par une assemblée générale. Le groupement prenant toujours de plus en plus d'extension et les tâches de tous ordres se multipliant, il fut reconnu nécessaire de prendre une forme légale d'association. Celle-ci fut décidée au cours de l'assemblée générale d'avril 1948 et les statuts de l'Amicale du Stalag XIII B parurent au "Moniteur Belge" du 2 octobre 1948.

Les buts de la nouvelle association sans but lucratif se définirent comme suit: maintenir et prolonger les liens de camaraderie nés en captivité, commémorer le souvenir des prisonniers de guerre du Stalag XIII B décédés en captivité, apporter aux membres toute aide morale et matérielle nécessaire, défendre leurs droits issus de la captivité.

Ces buts se réalisèrent et continuent à se réaliser pleinement. La camaraderie entre anciens du XIII B~reste bien vivace, ce n'est pas seulement une camaraderie de mots mais de faits, L'aide aux camarades malheureux prit au cours des années toujours plus d'extension si bien qu'il fut nécessaire de constituer au sein du Conseil d'Administration un Comité d'Entraide. Celui-ci poursuit sa, tâche. Sa caisse est alimentée par des versements librement consentis, par l'apport d'une part des cotisations et par le produit des recettes d'organisations diverses mises sur pied par l'Amicale, souvent en collaboration avec l'Entente des Amicales d'Anciens prisonniers de guerre.

A son origine, l'Amicale du Stalag XIII B n'était que "liégeoise", Son action s'étendait uniquement à la Province de Liège. Cependant, en 1953, en vue de faire bénéficier tous les anciens du XIII B des avantages de l'Amicale; le Conseil d'Administration avec l'approbation de l'assemblée générale des membres, modifia les statuts dut groupement et admis au sein de l'association tous les anciens du Stalag XIII B. Ainsi l'Amicale étendit son action à toutes les provinces belges et même à l'étranger. Elle compte à présent plus de 800 membres solidement groupés, disposant d'un bulletin mensuel d'information et d'une organisation administrative permettant de répondre aux multiples desiderata des affiliés.

Voulant reconnaître les services rendus à la cause des prisonniers de guerre par notre Amicale, le Collège des Bourgmestre et Echevins de la Ville de Liège décidait, en séance du 30 décembre 1949, de lui décerner la "Médaille de la Libération". C'est un grand honneur dont notre Groupement s'est toujours flatté et dont il continue à savoir gré à la Ville de Liège.

Ouvrant une parenthèse plus générale nous pensons utile de rappeler que les Amicales d'Anciens prisonniers de guerre ne cherchent nullement à créer au sein de la masse des prisonniers une entité indépendante pouvant nuire à l'activité d'organismes plus vastes. Bien au contraire, leur tâche, spontanément acceptée a pour but de parachever cette oeuvre à rameaux multiples entreprise et presque accomplie dans plus d'un domaine par la Fédération nationale des Anciens Prisonniers de Guerre à laquelle il y a lieu de rendre hommage. Tandis que notre Fédération combat pour nos droits et maintient bien haut le sentiment de notre dignité, nous nous efforçons dans une sphère que nous souhaiterions plus vaste et plus unanimement consentie de rapprocher les anciens compagnons d'un même stalag, d'un même commando, d'une m3me baraque, de toutes ces petites cellules au sein desquelles se nouèrent des amitiés vraies, de ces amitiés pures sans distinction de caste, qu'il était un devoir de ne pas laisser périr.

Le Comité de l'Amicale du Stalag XIII B a toujours, depuis 20 ans, su faire rayonner un esprit d'entraide et de dévouement au plus grand profit de tous les anciens prisonniers de guerre du Stalag XIII B. C'est pour lui une grande satisfaction.

N° 203 - 1970

Reproduction de renseignements statistiques établis par le Cdt e.r. Georges Hautecler, du CEGES.

LES PRISONNIERS DE GUERRE BELGES EN 1940-1945

Au total, il y a eu environ 225.000 prisonniers de guerre belges, ce qui représente un peu moins de 30 % de l'effectif mobilisé (650.000 hommes).

Il s'agit là d'une approximation effectuée au Service des Prisonniers de Guerre 1940-1945 du Ministère de la Défense nationale. Elle fait entrer en ligne de compte les prisonniers de guerre d'origine flamande qui ont été renvoyés en Blgique du "Stalag XII A" (Nuremberg) dès juillet 1940 sans avoir été immatriculés. Leur nombre est estimé à 25.000. Elle inclut également les bénéficiaires - évalués à un millier - d'une opération semblable accomplie au "Stalag XII B" (Metz).

Toujours d'après la même source, on estime que ces 225.000 prisonniers se répartissent en 145.000 Flamands et 80.000 Wallons et Bruxellois francOpfones.

Quant à leur origine, on peut estimer que 50.000 ont été capturés au cours de la campagne de mai 1940, 150.000 après la capitulation du 28 mai 1940 et 25.000 après l'armistice franco-allemande.

Les 150.000 hommes capturés après le 28 mai 1940 sont les miliciens belges qui tentaient de rejoindre leurs foyers et qui ont été arrêtés à la ligne de barrage installé par le commandement allemand le long de la Lys et du canal de Dérivation (front de l'armée belge le 24 mai 1940).

Le rapatriement des militaires flamands de réserve a été organisé régulièrement d'août 1940 à mai 1941. Des listes (malheureusement incomplètes) de la Croix-Rouge de Belgique nous donnent les chiffres suivant des prisonniers rapatriés par Anvers:

- Août 1940	19.655 militaires dont	1.234 officiers,	207 divers
- Septembre 1940	6 militaires		
- Octobre 1940	7.058 militaires dont	112 officiers,	130 divers
- Novembre 1940	3.208 militaires dont	184 officiers,	162 divers
- Décembre 1940	19.594 militaires dont	305 officiers,	610 divers
- Janvier 1941	32.521 militaires dont	66 officiers,	1.245 divers
- Février 1941	23.791 militaires dont	96 officiers,	670 divers

En sept mois, 105.833 Flamands ont donc été rapatriés. Parmi eux se comptent 1.997 officiers de réserve et 3.024 "divers", c'est-à-dire des civils, des douaniers, des gendarmes, des médecins, des prêtres, etc.

Si l'on tient compte que les Flamands ont été rapatriés avant août 1940 et après février 1941 et que des prisonniers ont rejoint la Belgique par d'autres centres de rapatriement que celui d'Anvers, on peut estimer le nombre total de prisonniers de guerre flamands à 140.000.

A partir de mars 1941, sauf quelques exceptions, il n'y eut plus que des rapatriements de malades:

	3.168	en 1941
	5.110	en 1942
	2.427	en 1943
	1.771	en 1944
Soit, au total:	13.476	

Un rapatriement spécial eu lieu le 8 août 1941 à l'intervention du Secrétaire général de l'Intérieur, G. Romsée: 142 officiers flamands de l'armée **active**, rassemblés à l'Oflag III A de Lückenwald.
Le nombre de prisonniers de guerre décédés en captivité s'élève à 1.680.
Celui des évadés ayant réussi leur évasion est de 768, qui se répartissent comme suit:

2	en 1940
128	en 1941
264	en 1942
244	en 1943
130	en 1944

Le nombre total de prisonniers de guerre belges en captivité varia constamment. Voici, classés par ordre chronologique, les chiffres fournis par des sources diverses.

- Le 19 novembre 1940, Hitler déclare au Roi Léopold qu'il y a 166.000 prisonniers de guerre belges en Allemagne.
- Une lettre du **Reichswirtschaftminister** au général von Falkenhausen, datée du 6 janvier 1941, détaille comme suit la répartition des prisonniers de guerre belges: "Environ 167.000, dont 60.000 doivent encore être libérés; 60.000 travaillant au profit de l'agriculture et 40.000 au profit de l'industrie".
- Un décompte de l'O.T.A.D. (Office des Travaux de l'Armée Démobilisée) dénombre 123.798 prisonniers à la date du 21 mars 1941.
- Au 28 juin 1941, un document allemand signale 82.136 prisonniers de guerre belges, dont 5.459 officiers.
- Les archives de la Puissance protectrice (USA) mentionnent, à la date du 16 septembre 1941, 80.097 prisonniers de guerre belges, dont 5.303 officiers.
- Les situations d'effectifs des prisonniers de guerre belges dressés par l'O.T.A.D. donnent les renseignements suivants:

1er septembre 1942	70.907 dont 4.094 officiers
15 décembre 1942	69.234 dont 4.032 officiers
1er janvier 1943	69.668 dont 4.032 officiers
18 janvier 1943	69.234 dont 4.039 officiers
1er février 1943	68.151 dont 4.009 officiers
25 mars 1943	68.058 dont 4.007 officiers
15 mai 1943	68.322
21 juin 1943	67.892
1er octobre 1943	66.546
25 décembre 1943	65.967

- En janvier 1943, le nombre de prisonniers de guerre belges s'accroit de 166 légionnaires appartenant à la Légion étrangère française et capturés en Tunisie.
- Un tableau des prisonniers de guerre en Allemagne, publié en 1956 dans le "Deutscher Soldaten Kalender", donne, à la date du 1er août 1944: 64.851 prisonniers de guerre belges dont 3.994 officiers et 6.603 sous-officiers.
- Durant l'année 1944, avant la libération du territoire belge (septembre 1944), les Allemands envoient dans le **Reich** un certain nombre de militaires belges vivant sous surveillance en Belgique. Leur nombre exact n'est pas connu.
- A partir de la Libération, il n'y a évidemment plus de rapatriements. Par ailleurs, la rentrée en ligne de troupes belges engagées contre les Allemands a pour conséquence un léger accroissement du nombre de prisonniers de guerre belges. Un décompte allemand, daté du 18 janvier 1945, donne 67.591 prisonniers de guerre belges, dont 4.008 officiers (2.310 de l'active et 1.698 de réserve wallons).
- D'après le "Rapport sur l'activité du Commissariat belge au Rapatriement", l'enquête effectuée en Belgique en novembre 1944 sur les personnes à rapatrier d'Allemagne mentionne 65.000 prisonniers à faire rentrer au pays. Cette indication semble confirmer les chiffres fournis par le Rapatriement lui-même qui indique 51.371 prisonniers de guerre rapatriés fin mai 1945 et 60.526 fin mai 1945.

On peut dire que 65.000 prisonniers de guerre belges approximativement ont été en captivité pendant cinq ans en Allemagne, si l'on tient compte de ceux qui sont encore rentrés dans la suite.

A ces indications, nous ajoutons une statistique que nous avions établie au camp de Weiden (XIII B), vers le mois de juillet 1944.
A l'époque, la population belge du Stalag XIII B était de 1.869 unités. Elle se répartissait comme suit par province:

	P.G.	Pourcentage
Hainaut	791	42,32
Liège	529	28,30
Namur	250	13,37
Luxembourg	149	8
Brabant	131	7
Flandre occidentale	6	0,32
Limbourg	1	0,05
Belges domiciliés à l'étranger	12	0,64
	1.869	100

Si l'on transpose ces pourcentages sur un total de 65.000 P.G. belges, chiffre approximatif à cette époque, on obtient la répartition suivante:

Hainaut	27.508
Liège	18.395
Namur	8.690
Luxembourg	5.200
Brabant	4.550
Divers	657
	65.000

A ce moment, la population de ces provinces était:

Hainaut	1.029.855 habitants
Liège	843.391 habitants
Namur	352.271 habitants
Luxembourg	214.760 habitants
Brabant	1.290.000 habitants

ce qui donne un pourcentage de P.G., proportionnellement à ces chiffres de population de:

Hainaut	2,57 %
Liège	2,18 %
Namur	2,47 %
Luxembourg	2,42 %
Brabant	0,35 %

Le pourcentage pour le Brabant s'explique du fait de la forte densité de la population de cette province pour un nombre moindre de P.G. les Flamands ayant été rapatriés et le restant devant être considérés comme des Wallons.
A noter que si nous prenons une population de 8.500.000 habitants en Belgique à cette époque et 65.000 P.G., cela représente un pourcentage de 0,76 % de P.G. par 100 habitants du Royaume.
En 1940 (225.000 P.G.) le pourcentage par rapport à la population était de 2,65 %. La différence provient du rapatriement des Flamands, des malades et de quelques uns pour motifs divers, enfin, les décédés et les évadés.

Toujours à la même période, l'âge des Belges au XIII B était le suivant:

1	P.G. était né en	1895
5	P.G. étaient nés en	1896
6	P.G. étaient nés en	1897
9	P.G. étaient nés en	1898
20	P.G. étaient nés en	1899
16	P.G. étaient nés en	1900
17	P.G. étaient nés en	1901
29	P.G. étaient nés en	1902
42	P.G. étaient nés en	1903
46	P.G. étaient nés en	1904

Les autres appartenaient à de plus jeunes classes de milice.

Il y a lieu de remarquer qu'en juillet 1944, les plus âgés avaient, pour la plupart, été rapatriés comme D.U. (Dienst unfähig = inaptes au service).

N° 228 - 1972

Bernard Clavel, académicien Goncourt, n'a jamais oublié les mots de sa mère: *"Ne jettes jamais ton pain, même si tu n'as plus faim. Si un jour tu venais à en manquer, tu ne pardonnerais pas ton geste".*

NAZIS SOUS L'UNIFORME AMERICAIN

Sur le territoire du Stalag XIII B se trouvait un des plus grand camp militaires allemands, celui de Grafenwöhr. Il existait avant l'avènement du régime nazi mais celui-ci, en décuplant la force militaire de l'Allemagne, s'était vu obligé de développer l'appareil militaire: casernes, champs de tir, plaines de manœuvres, etc. C'est ainsi que le camp militaire de Grafenwöhr prit de l'extension en direction de Vilseck, Benreudt (Auerbach), Kirkentumbach, etc. Villages, hameaux situés à l'intérieur du quadrilatère fixé furent évacués presque du jour au lendemain. Cultivateurs, artisans, ouvriers durent abandonner maisons, fermes, ateliers et gagner d'autres localités en dehors du secteur militaire pour y refaire leur vie.

Benreudt et Grafenwöhr furent nos premiers kommandos. Nous nous voyons toujours, venant du camp d'immatriculation de Nuremberg-Langwasser, fin juin 1940, débarquer à la petite gare d'Auerbach et, pédestrement, gagner le Kommando de Benreudt. Où allions-nous? Qu'allait-on faire de nous? Le décor n'était pas engageant. Certes, c'était la Bavière avec ce qu'elle peut avoir de beau en période estivale. Les sureaux étaient en fleurs, la nature à son apogée.

Le spectacle changea cependant rapidement. On traversa une petite région industrielle où se trouvait des carrières. Ce fut ensuite Benreudt, première extension du camp de Grafenwöhr. Décor: quelques baraques, un enclos de barbelés, en un mot, rien de bien sympathique.

Notre séjour y fut bref et, après quelques jours de travail, nous fûmes transférés à Grafenwöhr, le camp central, avec ses constructions militaires multiples, son "Scheibenpark", sa "Wasserturm", sa "Adolf-Hitler-Strasse", ses "Stallbaraken".

Les quinze mois passés en cet endroit, nous permirent de voyager tous azimuths dans le camp et le champ de tir situé sur la crête de partage des eaux du bassin du Rhin et de celui du Danube. Ceux qui y vécurent se souviendront longtemps de la tristesse des villages abandonnés: Haag, Papenberg et combien d'autres…

Que d'histoires pourrions-nous conter! Notre première défense: les fruits que l'on cueillait dans les vergers, les fagots de bois que l'on rapportait au "Lager" pour se chauffer, les départs à 2 ½ h du matin pour arriver au "nid d'aigle" (fortin en construction) et y voir se lever le soleil derrière les sapins de la montagne voisine, les courses au "rabiot" dans les cuisines militaires,"l'accueil" de la cantinière à la cantine "aux barreaux" qui, en nous voyant arriver, avait tout de suite aux lèvres l'impératif "kein Zigarett", "kein Marmelade", "kein Tabak"; les kapos, "Dicke Loos", "Charlot", "Matthias", "Haagmühler", le tout bon König qui, très âgé et surveillant le travail au "Scheibenpark", fermait les yeux sur notre volonté de ne rien faire et qui, à la pause de midi, se dévouait encore pour collecter des rabiots de soupe ou des restes de pain dans les cuisines militaires. Brave König, tu n'es plus mais ceux qui t'ont connu gardent ton souvenir.

Que dire des "Lagerführer"? Rappelez-vous "Tarzan", ce bronzé géant, "Hell" et ses discours fleuves aux appels, "Gutmenage" qui prétendait veiller à la nourriture, le "Boxeur" qui venait à notre rencontre pour nous signaler la présence de la Gestapo au camp, le petit Sudète Vonèche et d'autres …

A Grafenwöhr, nous connûmes l'arrivée et l'entraînement de la triste division espagnole "Azur" avant son départ pour le front de l'Est comme la présence de SS/Wallonie et la formation de l'Afrika-Korps.

Grafenwöhr fut aussi, en 1939, donc avant notre arrivée, le site de répétition de la prise du fort d'Eben-Emael!

Mais Grafenwöhr, c'est pour nous ce pénible et rigoureux hiver 40-41 avec son froid intense, ses chutes abondantes de neige, le travail de déblaiement des routes le ventre vide, les pieds gelés et le bol de rutabagas le soir…

En août 1941, le kommando belge fut supprimé pour faire place à de nouvelles catégories de P.G. et, par la suite, devenir un camp de discipline pour KGF.

Ce long et cependant nécessaire préambule jeté sur le papier (on pourrait écrire un livre sur Grafenwöhr) pour en arriver au récit qui suit et qui résume l'action, en 1944, d'un régiment nazi camouflé sous des uniformes américains à l'encontre de toutes les règles de la guerre.

Cet événement, alors que cependant nous étions à ce moment au camp central de Weiden (Opf), nous fut connu. C'est que l'unité allemande qui devait participer à l'offensive des Ardennes sous l'uniforme américain, s'est surtout concentrée à Vilseck, camp faisant partie de l'ensemble de Grafenwöhr. Or, alors que Vilseck était "bouclé", qu'il fallait présenter "carte blanche" pour y pénétrer, les P.G. belges occupés à la ferme de la Kommandantur s'y rendaient journellement pour y enlever les déchets de cuisine destinés à l'alimentation des porcs. Nos camarades savaient ainsi que quelque chose d'anormal se passait. Ils obtinrent même certaines confidences. A l'heure "H" ce fut l'embarquement du matériel et des hommes -embarquement camouflé sous un nuage artificiel - à la gare de Langenbrück.

Après l'offensive von Rundstedt, quelques Allemands qui la vécurent rejoignirent Vilseck. Chose extraordinaire, certains qui participèrent à la bataille de Bastogne donnèrent à nos amis occupés à la ferme de la Kommandantur et domiciliés en Belgique dans ce secteur de la guerre, maints et maints détails qui, par la suite, se révélèrent exacts. Nos camarades venant régulièrement au camp de Weiden nous tinrent au courant. C'est ainsi que nous fûmes informés.

Et voici le récit du 1er Régiment nazi sous l'uniforme américain vous conté par le Gefreiter Johann Bauerfeind, alors caporal John Farmer (condensé du "Miroir de l'Histoire").

… Le Belgique était libérée et les GI's étaient stoppés dans les Ardennes et les cantons de l'Est.

Von Rundstedt préparait son offensive (celle de la dernière chance, avec comme but le port d'Anvers et le Nord de la France).

Le 19 mars 1944, les soldats, marins et aviateurs allemands qui parlaient correctement l'anglais étaient rassemblés pour entendre, lu par un Oberleutnant, le Communiqué Spécial du QG de la Wehrmacht, dont voici la teneur:

… "Ordre personnel du Führer et Commandant en chef des Armées à toutes les formations de la Wehrmacht et des SS. Cet ordre est secret et il est rigoureusement interdit aux officiers et soldats de parler entre eux ou à quiconque se son contenu.
Pour assurer définitivement la victoire finale de l'Allemagne, le Führer ordonne la formation d'une unité spéciale, destiné à opérer derrière le front anglo-américain en Belgique et en France. Cette unité sera composée de volontaires avertis du danger qui les attend, mais aussi de la grande gloire qu'ils partageront avec tous les autres artisans de la victoire. Les volontaires doivent parler l'anglais couramment, avec accent américain de préférence; ils doivent avoir une formation de commando et connaître le combat en corps à corps. Les chefs d'unité feront connaître les noms et grades des volontaires par voie hiérarchique et ils attendront les ordres de marche pour ceux-ci."

Signé: Adolf Hitler

Après un triage des volontaires, les hommes désignés devaient passer devant une commission composée d'un capitaine SS, d'un capitaine de frégate et de deux civils (Gestapo).

Lorsqu'un volontaire était admis par cette commission, après avoir répondu (correctement) aux questions posées en "slang" américain ou en "cockney" britannique, le capitaine SS posait la question suivante: "Pour prouver votre dévouement à notre cause, au cas où notre Patrie et notre Führer vous le commanderaient, seriez-vous prêt, dans l'intérêt supérieur de la nation, à participer à l'exécution de vos propres parents, père ou mère, par exemple?"

Les examens passés et réussis, les volontaires admis étaient dirigés vers le camp de Grafenwöhr, en Bavière.

Ce camp était isolé de tout, et même les SS ne pouvaient y entrer. Aussi, les volontaires retenus étaient-ils lâchés dans la nature bien avant le camp. Ils devaient traverser, par des sentiers, un bois touffu avant d'arriver au corps de garde.

Là, première surprise, la guérite était peinte en bleu, blanc et rouge, couleurs de l'armée américaine, et le soldat de garde (véritable réplique du GI classique), armé d'une mitraillette "Tomy-gun", et mâchant son chewing-gum, inspectait les ordres de marches des nouveaux venus.

Solar, le Commandant du camp, était le fameux lieutenant-colonel Skorzeny, qui avait fait évader Mussolini et enlevé l'Amiral Horty de Budapest lorsque celui-ci voulut faire capituler la Hongrie devant les Russes.

Au magasin d'habillement, les futurs GI's devaient se présenter "entièrement nus". On les examinait alors "sous toutes les coutures" pour empêcher le cel de bagues, papiers de famille ou autres objets personnels.

Après cette inspection, leur plaque d'identité était cassée en deux et la moitié inférieure renvoyée à leur unité d'origine. Ils étaient ainsi considérés comme "Morts au Champ d'Honneur, pour le Führer et la Patrie".

A partir de ce moment, ils n'étaient plus connus que sous leur nom d'emprunt (américain).

Leur "paquetage" se composait de vêtements tout neufs, qui étaient "prélevés" sur les colis que la Croix-Rouge américaine envoyait aux P.G. US en Allemagne.

Les cigarettes et le chewing-gum étaient également empruntés" à ces colis.

Pour les équipements, ceinturons, casques, havresacs, etc. ils avaient été récupérés sur les champs de bataille et provenaient presque exclusivement d'Afrique du Nord.

Au camp de Grafenwöhr, l'atmosphère qui régnait derrière le front américain était reconstituée jusque dans ses moindres détails.

Les "recrues" n'avaient plus le droit de parler allemand, et s'ils étaient pris à répondre à un ordre donné en allemand, ils étaient "éjectés" du camp.

En fait de papiers d'identification, les livrets militaires et papiers personnels confisqués aux P.G. américains étaient, de ce fait, on ne peut plus authentiques.

Après un entraînement forcé et accéléré, l'ordre de départ fut donné en décembre 1944. Les commandos, équipés de "jeeps" et de camions GMC (tous d'origine) furent dirigés vers l'Eiffel, en train camouflé. Comme aucun tank n'avait jamais été pris aux américains, les "Tigres" et "Panther" étaient transformés en "Sherman" au moyen de tôles soudées pour modifier la silhouette.

Il fallait maintenant percer le front américain. Pour cela, les faux "Sherman" camouflé dans la forêt de l'Eiffel, près de Hollerath, barrent le passage des Panzers de la "Leibstandarte SS" (Etendard personnel - donc garde du corps de Hitler) et les forcent à reculer, mais ils tirent le plus possible soit trop haut ou trop bas.

Pendant ce temps, les camions et les "jeeps" se dirigent sans encombre vers l'arrière du front allié.

Entre-temps, trois "jeeps" avaient été parachutées dans la matinée du 14 décembre, dans le Nord de la France, leurs équipages devaient attaquer le QG d'Eisenhower et supprimer le Général en chef.

Le 16 décembre, dans les environs de Malmédy, le commando (camion et "jeeps" reçoit un message codé qui lui enjoint de se diriger vers Verviers, où se trouve le QG d'un Régiment américain; chose qui leur est rendue des plus faciles, grâce aux flèches directionnelles par la MP.

Ce QG était installé près de l'Hôtel de Ville de Verviers, dans l'immeuble de la CGER.

La sentinelle ayant été assassinée et relevée par un homme du commando, le faux GMC peut alors, à son aise, décharger des caisses d'explosifs, munis de détonateurs à l'acide (que l'on brise pour armer), et à 11,45 Hr, tout le bâtiment saute, y compris le centre de transmissions.

Plus de trente hommes y trouvent la mort, seul le lieutenant-colonel en réchappe, ayant quitté son bureau deux minutes avant l'explosion.

La destruction de l'objectif réussie, le GMC et les "jeeps" se dirigent alors sur Saint-Vith où ils essayent d'entrer en communication avec le reste de la compagnie "pirate". Mais c'est peine perdue, car ils ont été tous tués.

Après avoir fait sauter un pont, dans leur fuite éperdue, ils démolissent leur GMC contre un arbre.

Arrivés à pied à Houffalize, ils parviennent à récupérer, en abattant deux sentinelles, un "command-car".

Après maintes aventures, ils arrivent dans les lignes allemandes, où ils se rendent à un équipage de char "Tigre".

S"étant fait reconnaître à l'EM, ils furent tous décorés de la Croix de Fer.

De toute la compagnie, la 150e, il ne restait plus que quelques hommes.

N° 230 - 1973

IL Y A WEIDEN ET WEIDEN

Il vous est certainement arrivé de vous voir poser à brûle-pourpoint la question: "Tiens, vous avez été prisonnier de guerre. Dans quel camp étiez-vous?" Et, tout naturellement, vous répondez: "Au XIII B à Weiden". Alors neuf fois sur dix, votre interlocuteur ajoute: "Ah oui, près de Cologne".

Il existe en Allemagne un nombre assez élevé de localité qui portent le nom de "Weiden". Comme il y a effectivement un Weiden près de Cologne, que les troupes belges d'occupation y tiennent garnison, il est normal qu'automatiquement on associe notre Weiden (Stalag XIII B) au Weiden de Cologne.

C'est une erreur que les anciens de notre camp rectifient aisément.

Pour votre documentation, sachez qu'il existe en Allemagne une seule localité qui est une ville et qui s'appelle Weiden, c'est justement Weiden (XIII B), dans le Haut-Palatinat (Bavière). Tous les autres Weiden sont soit des communes, soit des bourgs.

Voici la liste des Weiden:

1. Ville de Weiden (Haut-Palatinat - Bavière).
2. Weiden près de Lichtenfelds, au Nord-Ouest de Weiden-ville.
3. Weiden près de Regen, à l'est de Weiden-ville.
4. Weiden près de Passau (plus au Sud encore).
5. Weiden près de Donauworth (Danube).
6. Weiden près de Simgaringen (Danube).
7. Weiden près de Horb sur le Neckar.
8. Weiden près de l'Idar-Oberstein.
9. Weiden près de Aachen.
10. Weiden près de Köln.

11. Weiden dans le Bergischen (Nord-Est de Köln).
12. Weiden près de Bonn.
13. Weiden près de Siegen.
14. Weiden près de Werra.
15. Weiden près de Weimar.
16. Weiden près de Dessau.
17. Weiden près deWittenberg.
18. Weiden près de Gnesen, c'est le Weiden situé le plus à l'Est.

Il y a enfin encore un Weiden sur le Neusiedler See, au Sud de Vienne.

N° 251 - 1975

S'EVADER N'EST PAS UN SPORT!

Pour réussir une évasion, il faut de la chance et savoir profiter rapidement de toute occasion qui vient à s'offrir, mais surtout du courage et la volonté ferme de réussir, quelle que soient les difficultés

L'étude du Commandant e.r. C. HAUTECLER a été publiée avec comme titre "Statistiques au sujet des évasions réussies de prisonniers de guerre belges en 1940-1945 (Revue belge d'Histoire Militaire - XIX - 8 - décembre 1972).

De ce travail de recherche, il résulte que 768 prisonniers de guerre belges ont réussi leur évasion.

Dates d'évasion. La première date du 23 septembre 1940 et la dernière du 16 décembre 1944.

Mois	1940	1941	1942	1943	1944	Totaux
Janvier	-	2	33	6	19	60
Février	-	1	28	4	16	49
Mars	-	-	40	4	27	71
Avril	-	3	16	15	10	44
Mai	-	5	13	11	19	48
Juin	-	9	17	11	15	52
Juillet	-	13	15	30	6	64
Août	-	12	18	30	7	67
Septembre	1	25	30	62	3	121
Octobre	-	26	31	31	5	93
Novembre	-	19	18	16	-	53
Décembre	1	13	5	24	3	46
Totaux	2	128	264	244	130	768

Grade des évadés

En classant les évadés par grade et en tenant compte de leur appartenance à l'active ou à la réserve, on obtient le tableau ci-dessous:

Grade	Active	Réserve
Soldats	46	471
Caporaux	11	63
Sergents	48	71
1er Sergents	9	5
Adjudants	1	9
Sous-Lieutenants	10	3
Lieutenants	13	2
Capitaines BEM	1	-
Commandants	1	-
Majors	1	-
Civils des centres de recrutement	-	1
	141	625
Grade inconnu		2

Sur 768 évadés, nous avons 57 caporaux et soldats d'active et 534 de réserve; 58 sous-officiers d'active et 85 de réserve; 26 officiers d'active et 5 de réserve.

Age des évadés
Si nous classons les évadés d'après leur âge et en ne tenant compte, en cas de double évasion, que de la première, on obtient le tableau suivant:

Age des évadés	Tranches de 6 mois	Tranches de 1 an	Tranches de 5 ans
19 ans 6 mois à 20 ans	1	1	1
20 ans à 20 ans 6 mois	2		
20 ans 6 mois à 21 ans	10	12	
21 ans à 21 ans 6 mois	16		
21 ans 6 mois à 22 ans	21	37	
22 ans à 22 ans 6 mois	22		
22 ans 6 mois à 23 ans	28	49	
23 ans à 23 ans 6 mois	30		
23 ans 6 mois à 24 ans	30	60	
24 ans à 24 ans 6 mois	33		
24 ans 6 mois à 25 ans	34	67	225
25 ans à 25 ans 6 mois	21		
25 ans 6 mois à 26 ans	25	46	
26 ans à 26 ans 6 mois	27		
26 ans 6 mois à 27 ans	23	50	
27 ans à 27 ans 6 mois	24		
27 ans 6 mois à 28 ans	33	57	
28 ans à 28 ans 6 mois	33		
28 ans 6 mois à 29 ans	25	58	
29 ans à 29 ans 6 mois	24		
29 ans 6 mois à 30 ans	34	58	269
30 ans à 30 ans 6 mois	21		
30 ans 6 mois à 31 ans	35	56	
31 ans à 31 ans 6 mois	27		
31 ans 6 mois à 32 ans	27	54	
32 ans à 32 ans 6 mois	12		
32 ans 6 mois à 33 ans	12	24	
33 ans à 33 ans 6 mois	13		
33 ans 6 mois à 34 ans	22	35	
34 ans à 34 ans 6 mois	15		
34 ans 6 mois à 35 ans	17	32	201
35 ans à 35 ans 6 mois	15		
35 ans 6 mois à 36 ans	11	26	
36 ans à 36 ans 6 mois	8		
36 ans 6 mois à 37 ans	7	15	
37 ans à 37 ans 6 mois	2		
37 ans 6 mois à 38 ans	6	8	
38 ans à 38 ans 6 mois	-		
38 ans 6 mois à 39 ans	2	2	
39 ans à 39 ans 6 mois	6		
39 ans 6 mois à 40 ans	1	7	58
40 ans à 40 ans 6 mois	3		
40 ans 6 mois à 41 ans	2	5	
41 ans à 41 ans 6 mois	1		
41 ans 6 mois à 42 ans	-	1	
42 ans à 42 ans 6 mois	3		
42 ans 6 mois à 43 ans	1	4	10
46 ans 6 mois	1	1	
Age inconnu	3	3	4

Entre les deux âges limites, soit 19 ans 6 mois et 46 ans 6 mois, l'âge des évadés les plus nombreux s'étend de 25 à 30 ans. Pour obtenir une statistique tout à fait valable, il faudrait connaître le nombre total de prisonniers de guerre répartis par âge, ce qui permettrait d'établir le pourcentage d'évadés à chaque âge.

Camps allemands d'origine des évadés

		Camps	Nombre d'évadés
Stalag	I A	Stablack	55
Stalag	II A	Neu-Brandenburg	2
Stalag	II B	Hammerstein	9
Stalag	III C	Greifswalde	94
Stalag	III A	Luckenwalde	12
Stalag	III G	Berlin	1
Stalag	IV A	Elsterhorst-Hohnstein	6
Stalag	IV B	Mühlberg	2
Stalag	IV C	Wistritz	4
Stalag	IV G	Oschatz	1
Stalag	V A	Ludwigsburg	8
Stalag	V B	Villingen	2
Stalag	VI A	Hemer	5
Stalag	VI B	Neu-Versen	6
Stalag	VI C	Barthorn	38
Stalag	VI D	Dortmund	40
Stalag	VI F	Bocholt	102
Stalag	VI G	Bonn-Duisdorf	1
Stalag	VI J	Fichtenhain	4
Stalag	VIII A	Görlitz	32
Stalag	VIII C	Sagan	1
Stalag	IX A	Zeigenhain	9
Stalag	IX C	Bad-Sulza	22
Stalag	X A	Schleswig	14
Stalag	X B	Sandbostel	26
Stalag	X C	Nienburg	10
Stalag	XI A	Altengrabow	13
Stalag	XI B	Fallingbostel	50
Stalag	XII A	Limburg-Lahn	12
Stalag	XII B	Frankenthal	3
Stalag	XII C	Trier (Trèves)	1
Stalag	XII F	Saarburg, Forbach	7
Stalag	XIII A	Nürnberg, Sulzbach	24
Stalag	XIII B	Weiden	3
Stalag	XIII C	Hammelburg	23
Stalag	XIII D	Nürnberg, Langwasser	1
Stalag	XVII A	Kaisersteinbrück	23
Stalag	XVII B	Gneixendorf	15
Stalag	XVIII A	Wolfsberg	7
Stalag	XVIII C	Markt-Pongau ou 317	1
Stalag	XX A	Thorn	1
Stalag	XX B	Marienburg	2
Stalag	325	Rawa-Ruska	1
Frontstalag 204 Amiens			1
Gläser Bataillon 6 Duisburg			2
Bau-und Arbeitsbataillon 39 Hamburg			1
Bau-und Arbeitsbataillon 17 Krefeld			4
Bau-und Arbeitsbataillon 45 Osnabrück			4
Oflag II A Prenzlau			23
Oflag IV C Colditz			1
Oflag X D Fischbeck			4
Oflag VII B Eichstätt			1
Oflag XVIII B Wolfsberg			1
Italie, Campella			2
Italie, Laterina			27
Suisse			1
Cas spéciaux			3

Ne considérons que les camps qui comptent plus de vingt évadés. En calculant le pourcentage d'évadés par rapport à la population du camp indiquée au tableau des effectifs en date du 25 décembre 1943 (population moyenne des camps), on obtient:

Désignation du camp			Nombre d'évadés	Population du camp au 25-12-1943	Pourcentage des évadés
Stalag	VI F	Bocholt	102	726	14,00 %
Stalag	II C	Greifswald	94	5.670	1,65 %
Stalag	I A	Stablack	55	6.487	0,83 %
Stalag	XI B	Fallingbostel	50	3.688	1,35 %
Stalag	VI D	Dortmund	40	650	6,15 %
Stalag	VI C	Barthorn	38	1.344	2,82 %
Stalag	X B	Sandbostel	26	1.702	1,52 %
Stalag	XIII A	Nürnberg-Sulzbach	24	1.787	1,34 %
Stalag	XVII A	Keisersteinbrück	24	802	3,00 %
Oflag	II A	Prenzlau	23	2.617	0,87 %
Stalag	XIII C	Hammelburg	23	4.648	0,47 %
Stalag	IX C	Bad-Sulza	22	674	3,24 %
Italie, camp de Laterina			27	166	16,00 %

La répartition par "Wehrkreis" (c'est-à-dire les régions militaires désignées par chiffres romains) fournit le résultat suivant:

Désignation du Wehrkreis		Nombre d'évadés
VI	Münster	196
II	Stettin	105
XI	Hannover	65
I	Königsberg	55
VIII	Breslau	54
XIII	Nürnberg	51
X	Hamburg	49
XVII	Wien	38
IX	Kassel	31
XII	Wiesbaden	23
Autres Wehrkreisen		Moins de 20

Un Wehrkreis domine donc tous les autres: le Wehrkreis VI de Münster (196 évadés) et un camp où le pourcentage des fugitifs est particulièrement élevé: le camp VI F de Bocholt (102 évadés). Les raisons sont sans doute le grand nombre de travailleurs étrangers présents dans cette région industrielle et l'efficacité de l'aide apportée aux fuyards par la population hollandaise. Dès qu'ils ont franchi la frontière germano-hollandaise, les évadés sont sauvés.

Attitude des évadés après leur évasion

Certains évadés se contentent de rejoindre leur domicile, d'autres reprennent la lutte contre les Allemands. Faisons le compte de ces derniers:

Belgique	102	(77 reconnus)
Luxembourg	20	(15 reconnus)
Hollande	34	(27 reconnus)
France	25	(12 reconnus)
Suisse	3	
Suède	18	
U.R.S.S	5	
Angleterre	23	
Congo	3	
Allemagne	6	
Italie	21	
Pays divers	2	
Total:	270	

Il y a donc 270 évadés sur 768 qui reprennent la lutte. C'est un pourcentage hautement honorable.

LES PERTES EN 1914-1918 ET 1940-1945

Le bulletin des prisonniers politiques, résistants et combattants relève une communication faite par Mr E. Dejean, président de la FNI, par le colonel Massart, chef du Centre de Documentation Historique du MDN. Il en résulte que les pertes en officiers au cours de la guerre 14-18 se sont élevés à 1.571 hommes et, en sous-officiers, caporaux et soldats à 40.367 hommes. Pendant la campagne de mai 1940 (18 jours), les pertes totales ont été de 6.098 hommes dont 308 officiers. Les autres pertes 40-45 sont énoncées comme suit par ce Centre: aviateurs: 207; fusillés: 244; autres résistants: 812; P.G. décédés en captivité: 2.000; P.G. décédés suite de captivité: 1.000. A ces chiffres, il y a lieu d'ajouter celui des P.P. morts en captivité ou décédés des suites de la captivité concentrationnaire.

N° 252, 253,254, 255, 256 et 268 - 1975/1976

LES DERNIERS JOURS DU CAMP CENTRAL DU STALAG XIII B (Weiden Opf)

Il y a trente ans je fus le témoin des derniers jours du Stalag XIII B. Voyant arriver la fin de notre longue captivité et me rendant compte que ces journées deviendraient historiques pour tous ceux qui les vivraient, j'ai repris la rédaction de mes notes le 4 avril 1945, jour de mon anniversaire (35 ans), interrompue fin décembre 1941.

Trente ans sont passés. Pour ceux qui ont vécu les derniers jours au Stalag XIII B cette période reste cependant inoubliable. Pour les autres, surtout tous ces camarades dispersés dans les kommandos de travail, j'ai pensé intéressant de leur livrer mes réflexions journalières, telles que je les ai rédigées, avec leurs imperfections certes, mais aussi leur sincérité. Je commence par le …

JEUDI 12 AVRIL 1945 - Temps couvert

Hier, un Russe est encore décédé au camp. Il logeait à la baraque 11. Pauvres gueux que ces Russes. Ils n'ont plus rien sous la peau. Ils sont minés par la tuberculose. Rien pour les nourrir. Rien pour les soigner. La deuxième quinzaine du mois de mars, il en mourait à la cadence de deux ou trois journellement. Le corbillard (souvent une charrette) vient chercher les corps à la morgue aménagée hâtivement contre la baraque de l'infirmerie des Russes. Sans respect, on charge ces corps dans le corbillard pour les déposer provisoirement à la morgue du cimetière de la ville de Weiden où, peu après, on vient les chercher pour les incinérer au camp de concentration de Flossenburg.

Quand on voit cela et que l'on apprécie les bienfaits de la Croix-Rouge internationale dont l'autorité n'a pas été malheureusement reconnue par la Russie, on se dit qu'après cette guerre il faudra que TOUTES les puissances admettent l'organisme de Genève. Si l'U.R.S.S. avait reconnu Genève, bien des prisonniers de guerre russes ne seraient pas décédés et beaucoup n'auraient pas subi le martyre qu'ils ont endurés.

Une colonne de huit camions de la Croix-Rouge est arrive au camp. Elle apporte des colis pour les Français. La Croix-Rouge fait appel à des chauffeurs de camions. J'apprends que des pointes de chars ont poussé jusque Bayreuth. Après avoir porté leur reconnaissance jusqu'aux portes de la ville, elles firent ensuite demi-tour. Deux heures après, quelques 400 avions vinrent écraser la ville de Wagner. Cette petite et jolie cité de 45.000 habitants, restés cinq années sans subir de bombardements, est aujourd'hui à peu près morte…

VENDREDI 13 AVRIL 1945 - Temps couvert

Cette nuit, au camp, il s'est passé un incident qui doit être considéré comme très grave. Parmi les camions arrivés de Moosburg avec des colis de la Croix-Rouge, trois furent d'office chargés par les Allemands d'archives d'un service de l'OKW qui s'était replié au camp (avant-camp). Devant cette situation de fait, les chauffeurs canadiens prisonniers de guerre refusèrent de reprendre le volant des camions ainsi chargés. Au cours de la nuit, un major allemand fit réveiller les hommes de confiance français et belges et leur demanda de faire lever immédiatement les chauffeurs qui, la veille s'étaient portés volontaires pour partir avec des camions jusque Moosburg, de leur dire de se tenir prêts dans une heure et de les aviser qu'ils auraient à prendre le volant des trois camions. Devant cette situation, les hommes de confiance opposèrent leur veto, surtout que ces camions devaient transporter aussi des Allemands et des Allemandes.

Au matin, ces camions avaient quitté l'avant-camp où ils stationnaient. Où sont-ils? Qui les a conduits? J'apprendrai peut-être la suite de l'incident plus tard.

En arrivant au bureau (Kartei), j'apprends la mort, cette nuit, du Président des Etats-Unis, Mr Roosevelt. Quelles seront les conséquences de ce décès? Roosevelt avait conduit toute une politique. Son successeur peut le poursuivre. Mais quelle sera son influence personnelle à la table verte des conférences en vue de l'organisation de la paix?

Ce jour, deux Russes et deux Yougoslaves (Tito-Banditen, comme les Allemands les appellent) sont morts.

Je signale aujourd'hui que depuis deux jours déjà la ration de pain est complètement supprimée. Elle était cependant déjà bien réduite. C'est la conséquence des bombardements des boulangeries militaires du camp de Grafenwöhr et de Regensburg.

A la soirée, j'apprends que l'on se bat dans Bayreuth. On parlait même de pointes à Marktredwitz?

SAMEDI 14 AVRIL 1945 - Brouillard

Toute la nuit il y eu un brouillard très dense. Toute la nuit également, un charroi militaire n'a cessé de traverser Weiden. Vers 8.30 Hr on sonne préalerte. Il paraît que ce sont les localités de Bayreuth et de Marktrewitz qui encaissent … Dans l'après-midi, les "canards" deviennent formidables. Leipzig est dépassé. Les alliés seraient à 60 Km de Dresden. Eger serait encerclé et Pegnitz tombé … Les Russes seraient à 30 Km au Sud de Linz. Bayreuth est tombé à 2.30 Hr du matin. Montgomery aurait annoncé à ses troupes que la guerre était virtuellement terminée. Aussi, au camp, l'énervement est-il à son comble. On sent que la fin approche. La discipline se relâche tant chez les Allemands que chez les prisonniers.

La canonnade s'entend au loin. Chose extraordinaire, il n'y a pas d'alerte générale. Ce calme impressionne …

DIMANCHE 15 AVRIL 1945 - Temps couvert

Vers 8.30 Hr on sonne pré-alerte. A l'appel qui a lieu vers 8 heures, on entend dans la direction de Pressath-Kirchenlaibach une violente mitraillade. Des Allemands font encore l'exercice sur la plaine qui voisine le camp. Pris de panique, ils vont se camoufler dans le bois de sapins proche. Pegnitz serait tombé!, des pointes américaines ont poussé jusque Pressath!, Nous apprenons que dans le bois situé entre le camp et Schwarzenbach sont planqués des chars allemands. Au service de l'Abwehr on remet aux prisonniers les objets de valeur pris en 1940 au camp de Nuremberg au cours des fouilles qui se pratiquèrent à l'époque. Toute la nuit, des troupes sont passées à proximité du camp. On reparle à nouveau d'évacuation ... Qu'en sera-t-il? Par précaution on transporte les"Liebesgaben" entreposés à la caserne à l'intérieur du camp comme il est procédé à une distribution de vivres et de sous-vêtements. Peu après 12 heures, nous apprenons qu'un ordre d'évacuer le camp est arrivé. Par décision du Colonel commandant le camp, seuls les anglo-américains évacueront. Les prisonniers de l'Ouest resteront au camp en attendant les événements. J'avais déjà préparé mon harnachement! Vers 16 heures, il y eut une alerte sérieuse. Une série d'avions volant bas sont venus survoler le camp. La ville de Weiden est généreusement mitraillée. Au cours de cette alerte, on a pu constater qu'en face du camp, de l'autre côté de la ville, il y a une batterie de D.T.C.A.; elle s'est fait entendre.

Dans le camp, en vitesse on a peint des croix rouges sur les toits des baraques de l'infirmerie, C'est un pis aller comme moyen de protection! Le fond blanc a été réalisé avec des draps de lit dénichés je ne sais où et cousus ensemble. La croix rouge est dessinée avec un désinfectant de teinte rouge. Au moment de l'évacuation du camp, plusieurs Anglais se camouflent pour ne pas partir. Vers 8.30 Hr la fin d'alerte est sonnée. Quelle nuit allons-nous passer? J'ai l'impression que les forces allemandes actuellement en position pas très loin du camp se replieront cette nuit et viendront s'installer aux environs directs du siège du Stalag. Les alliés sont signalés à Grafenwörth. Vers 7.30 Hr, je suis allé à la petite mais jolie chapelle du camp dire une brève prière. Par précaution, l'aumônier principal, l'abbé G. Hamel, parti le samedi en kommando, a enlevé les Saintes-Espèces du tabernacle. En ce dernier dimanche de guerre on pense tout particulièrement à tous nos êtres chers qui nous attendent avec impatience et qui, eux aussi, doivent suivre les événements avec attention, minute par minute. Nous apprenons que l'on se bat dans les rues de Berlin et il parait que Nuremberg est pris! Il me semble cependant que cette dernière nouvelle est prématurée.

LUNDI 16 AVRIL 1945 - Beau temps

Journée tragique à Weiden: la nuit fut calme bien que le canon n'ait pas cessé de tonner dans les environs. Il semblait cependant que son bruit venait d'endroits plus éloignée que la veille. Dès après l'appel, je me rends à la caserne voisine du camp pour essayer de dénicher un pantalon convenable le mien étant très usagé. Hélas, après avoir essayé divers numéros aucun ne convient à ma taille. J'étais toujours à la caserne au moment où des avions volant bas viennent survoler Weiden. Je m'empresse de rejoindre le camp avec la charrette que nous avons chargée de vêtements et sous-vêtements divers. Il ne faut rien laisser entre les mains des Allemands. Les avions commencent à mitrailler avec violence du côté de la gare. Je me planque dans un abri près de la baraque 7. Immédiatement deux types me tombent sur le dos. Il y en a toujours qui attendent la dernière seconde avant de se mettre à l'abri d'un bombardement éventuel, Les aviateurs alliés semblent avoir remarqué le camp. Un avion nous survolant balance ses ailes en signe d'amitié. Cela fait plaisir et très réconfortant. Un train de marchandises à l'arrêt sur la ligne de chemin de fer Weiden-Bayreuth, en face du camp, est en flamme. Il a été touché

par les avions. Une nouvelle fois les avions repassent. Je descends dans la tranchée en face de la baraque 11. Le danger étant passé, je parlai avec un camarade liégeois tout en regardant à distance brûler les wagons. Le soleil est doux, c'est une belle journée de printemps au point de vue température. A distance, je remarque que l'on détache les wagons non en flammes. La locomotive démarre avec nos wagons en prenant la direction de Bayreuth. A peine une minute après, alors que je regarde encore vers ces wagons flambant, je vois subitement une flamme immense sortir d'un wagon en feu. Immédiatement et instinctivement, je me planque au fond de la tranchée. Il était temps. Un bruit formidable me parvient. Un homme me tombe les deux pieds en avant sur la tête. Un autre me tombe sur le dos. Des éclats de mitraille retombent autour de nous. Quand j'ose relever la tête et regarder le décor la vision est épouvantable. Du côté du train, un vide affreux se présente. Toutes les petites maisons que je voyais journellement depuis plus de deux ans et situées du côté Nord du camp le long de la route de Pressath sont rasées, plusieurs au niveau du sol. La ligne de chemin de fer est disparue. Du camp, on peut deviner un immense entonnoir à l'endroit où le wagon a explosé. Dans le camp même, le spectacle est bien triste. Les baraques 11, 12 et 13 (côté Nord) sont détériorées, les toits déplacés, les vitres disparues.

Partout, si l'on regarde du côté de la caserne ou de la ville, on ne voit que des toitures percées. Hélas, dans le camp, on doit déplorer deux victimes graves. Un Français qui se trouvait debout entre "l'étang" réserve d'eau et la baraque 13, juste en face du notre chambre, a un bras arraché. Un Russe qui se trouvait, paraît-il, aussi dans notre camp, a reçu un gros éclat sur le dos. Il a l'épine dorsale fracturée. Tous deux après avoir reçu les soins qu'il était encore possible de leur donner mourront dans le courant de l'après-midi. On note aussi deux jambes fracturées chez les Russes et plusieurs blessés plus ou moins légers un peu partout. Il doit y avoir des dizaines et des dizaines de victimes Parmi les civils allemands habitant les immeubles sinistrés en face du camp car ces logements étaient surpeuplés, (évacués venant d'Hambourg) et comme au moment de l'explosion le danger de bombardement était écarté, beaucoup d'indigènes ne se trouvaient pas à ce moment dans les abris. Il était 10 heures quand cet incident est arrivé. Peu après, j'apprends que c'est un wagon de 100 sacs de 50 kg de dynamite qui a explosé. Il devait y avoir aussi des munitions car dans le camp sont retombés des éclats d'obus. Des morceaux de 35 à 40 cm de rails tordus et arrachés ont également échoués sur le camp.

Tout l'après-midi les avions ont à nouveau survolé la région. Par précaution, on peint sur l'esplanade entre les baraques de l'infirmerie de grandes inscriptions P.O.W. (Prisonniers du guerre). Par après, on porte la même inscription sur les baraques et partout où la chose est possible.

Autre incident, vers 17.00 Hr j'entend un coup au fusil venant de la direction de l'infirmerie 10. Peu après, j'apprends qu'un des Allemands de garde aux barbelés du côté de l'infirmerie, s'est tué. Certains disent que l'intéressé s'est suicidé; d'autres, qu'il s'est tué accidentellement. Je note, d'autre part, que l'eau fait grandement défaut. A midi, il a été impossible de cuire les pommes de terre et le mince filet d'eau qui coule au robinet en face de la baraque 13 est pris d'assaut. Toute la moitié Nord de notre chambre est effondrée. Cette chambre qui était considérée comme la plus propre du camp est dans un bien triste état ... On ne perd cependant pas courage et s'étant mis à l'oeuvre immédiatement avant le soir les dégâts sont réparés à part les vitres bien entendu. A la soirée, on discute des événements de le journée et on n'en revient pas du peu de victimes dans le camp, La Providence a été avec nous.

Autre fait très important, ce soir le colonel et les officiers ont remis les services administratifs du camp aux hommes de confiance. Ce soir et cette nuit tous les Allemands partent et prennent la direction du Sud. Seuls, quelques vieux soldats habitués au camp comme le Feldwebel Schöner restait avec nous pour la remise du camp aux Alliés. A la nuit tombante, on entend les Allemands qui sortent en chantant ... Est-ce encore le moment de chanter alors que Weiden compte tant de morts aujourd'hui! Les prisonniers doivent garder eux-mêmes leurs réserves de vivres car les soldats allemands cherchent à en emporter. Je note que reste aussi avec nous la major Mann, officier du camp, le remplaçant de Heckerborn, celui-ci étant hospitalisé, un officier d'intendance pour les vivres ainsi que les Allemands du service de la "Kanzlei", de même que quelques hommes de garde, en général de très vieux soldats.

MARDI 17 AVRIL 1945 - Beau temps

Magnifique journée de printemps. On est à peine levé que l'alerte retentît. A 8.00 Hr, à l'appel, un officier anglais est désigné aux fonctions de chef général du camp. Il prend possession des tous les hommes qui sont ainsi placés sous son autorité. Dans la matinée, les avions survolent Weiden en grand nombre. Ils mitraillent d'abondance. C'est vers la gare que les projectiles semblent être dirigés. Les avions font même usage de leur petit canon de bord. Du côté de la "Glas-Fabrik" on voit bientôt s'élever une colonne de fumée.

Après le dîner, comme l'eau fait toujours défaut, on fait appel à quatre volontaires pour une corvée eau. Comme les corvées sont réparties entre les hommes du camp, je me présente. Je pars ainsi avec quatre autres camarades. Je suis à peine arrivé un peu plus haut que le niveau de la caserne voisine du camp

que des soldats allemands me préviennent que c'est alerte générale. Comme il n'y a plus de courant électrique, les sirènes d'alerte ne fonctionnent plus. Pas d'électricité, pas d'eau, pas de pain, heureusement que nous avons aussi "pas de posten". Nous sommes en effet sortis seuls du camp, sans "Aussweis", presque en "hommes libres". Pour nous mettre à l'abri, nous allons nous placer dans un champ. Peu après des vagues d'avions survolent Weiden. Ce sont aussi de grosses formations qui nous survolent, elles prennent la direction de l'Est. Avant d'entendre la fin de l'alerte - fin qui ne pouvait plus sonner - nous nous remettons en marche et nous nous dirigeons vers le village de Frauenrich où plusieurs villageois refusent de nos donner de l'eau. Heureusement, dans la dernière maison du village, nous trouvons un puit où nous pouvons nous alimenter.

Au retour, dans la traversée du village, une douzaine d'avions volant bas arrivent. Nous abandonnons la charrette pour nous planquer dans la nature. Bientôt la mitraillade commence et une colonne de fumée noire s'élève d'Ullersricht. Un objectif a été à nouveau atteint par l'aviation. Après une demie heure de pose, on se remet en marche pour aller livrer notre précieux liquide à la cuisine du camp. Certains camarades sont aussi allés à l'Intendance militaire, à Weiden, près de l'AK 4060, pour prendre possession de vivres. Ils sont, paraît-il, revenus avec de la farine et du sucre, sel, etc. A notre retour, un camarade de Montegnée, mineur professionnel, me dit que lui et quelques P.G. belges vont construire un abri couvert. Il y a une place pour moi. Aussi, tout de suite, je vais leur donner un coup de main. Portes et cloisons des baraques sont arrachées pour étançonner l'abri et assurer sa couverture. Je note aussi que hier, les prisonniers de guerre qui étaient incarcérés à la prison de Weiden, ont été élargis. A la prison, on a entreposé des vivres.

Le soir, vers 21.00 Hr, l'adjudant Delmarche, homme de confiance belge du camp, a réuni les Belges à la chambre 3 de la baraque 13. Il a exposé la situation. Bref, je pense que l'on peut être rassuré. On a constitué des réserves de vivres et il semble bien que les Belges n'évacueront pas le Stalag. J'ai la conviction qu'il n'y aura pas de bataille pour prendre Weiden, que les pointes partiront de Nuremberg, Regensberg, Bayreuth, Eger et Pilsen. Seules quelques petites formations viendront prendre possession de la ville.

MERCREDI 18 AVRIL 1945 - Temps légèrement couvert

Dès le matin les avions de reconnaissance nous survolent. Ils tournent assez longuement au-dessus du camp mais la visibilité au sol est très mauvaise. Il n'y a pas de mitraillade. La nuit, à deux reprises, il y a eut alerte et ainsi notre abri, non encore achevé, a été inauguré. La matinée, je travaille avec les camarades à consolider cet abri. Plusieurs alertes sonnées au cours de la journée mais rien de spécial ne se produit. Cela fait un peu drôle après l'agitation des journées précédentes. Le camarade Florentin Liégeois fabrique deux cercueils, un pour un Anglais, l'autre pour un Français qui viennent de décéder. Vers 14.30 Hr arrivent au camp quatre camions de la Croix-Rouge venant de Moosburg et chargés de colis. Allons, tant mieux, ce viatique nous permettra de tenir le coup d'autant plus que des boulangers professionnels et volontaires sont partis en ville pour transformer en pains la farine reçue de l'Intendance. Signalons en passant que dans ce dépôt militaire comme dans d'autres dépôts la population a généreusement pillé. Le soir, à 18.30 Hr, eut lieu la levée du corps du camarade français mort de l'explosion et celle de l'Anglais décédé à l'infirmerie. A Weiden, au cimetière, on a procédé à l'inhumation d'un Serbe mort la semaine dernière.

JEUDI 19 AVRIL 1943 - Beau temps

Il fait aujourd'hui un temps superbe. Pas un nuage et, chose extraordinaire, très peu d'activité des avions volant bas. Un peu avant midi de puissantes formations de bombardiers passent au dessus du camp; elles se dirigent vers l'Est. A 14.30 Hr, les sous-officiers belges du camp se réunissent pour se mettre d'accord en vue de l'établissement d'un rôle de service de jour et d'un rôle de surveillance des corvées. Quelques avions piquent dans les environs de Neustadt W-N. A la soirée arrivent au camp tout un groupe de Russes véritablement affamés. Ils viennent de je ne sais où. Ils ont été abandonnés par leurs gardiens eu cours de route. Nous apprenons que Grafenwöhr et Pressath seraient tombés. Ce n'est peut-être qu'un "canard". En ces endroits les Allemands se seraient rendus! En me promenant sur l'esplanade, un Allemand qui passait dans la Kasernesstrasse m'a cité en français "Dans trois jours les ennemis seront ici". Il s'en réjouissait. Par ailleurs, les quelques SS qui étaient encore à la caserne et au village de Lasch sont partis vers le front avec armes et bagages. Au cours de la nuit, les SS de différentes nationalités qui étaient encore à Neustadt a. d. W-N sont également partis. Que nous réserve la nuit et surtout la journée de demain? Dans l'après-midi, de violentes explosions et incendies se sont déclarées à Grafenwöhr. La guerre se poursuivrait-elle là-bas? J'apprends à la soirée que les quatre camions de la Croix-Rouge venus de Suisse et qui avaient amené ces colis furent saisis au retour par des SS. Ceux-ci veulent, paraît-il, s'en servir pour transporter leurs troupes! Ce serait là une nouvelle violation des lois de la guerre, chose qui ne m'étonne plus du tout après cinq ans de captivité. Je signale aussi qu'au cours de la nuit est arrivé au camp un tracteur avec remorque venant d'Eger. Eger ne serait

pas encore tombé. A son retour, dans les environs de Neustadt, ce tracteur fut saisi par des SS qui veulent ainsi s'en servir pour leurs besoins.

VENDREDI 20 AVRIL 1945 - Beau temps

Le temps magnifique dont nous sommes gratifiés continue; c'est heureux, tant pour la conduite de la guerre que pour nous qui vivons dans ces conditions toute spéciales. C'est aujourd'hui l'anniversaire de Hitler. J'avais pensé que ce jour, Berlin serait pris. Il n'en est rien bien que les Alliés approchent de cette ville. Pour nous, la journée fut marquée par une attaque aérienne d'avions volant bas. Dès le matin jusqu'au couché du soleil, Weiden du subir le tir des mitrailleuses et des canons de ces avions. Plusieurs foyers d'incendie ont été allumés. Le plus gros se situe sur la fabrique d'articles en porcelaine Bauscher; l'ancienne usine, celle qui est en bordure du chemin de fer, brûle depuis le matin. Ce soir, au moment où j'écris des lignes, les flammes et la fumée s'élèvent encore dans le ciel. A 17.00 Hr, on sonne "Feindalarm", c'est-à-dire "alerte chars" (exactement "alerte ennemis"). C'est la toute première fois. De renseignements qui parviennent et que nous ne pouvons contrôler, les chars américains seraient arrivés à Mantel (Ouest) et à Neustadt a. d. W-N (Nord).

Comme "canard", on raconte dans le camp que des boulangers P.G. travaillant à Weiden pour l'alimentation du Stalag ont vu près de la "Rathaus" (Maison communale) une automobile arborant un drapeau blanc; dans cette auto se trouvaient des officiers alliés. Mais que ne raconte-t-on pas en ces moments pathétiques? C'est ainsi qu'on nous signale que la "Volksturm" de Weiden serait dissoute!

SAMEDI 21 AVRIL 1945 - Beau temps

Dis le matin, les avions américains nous survolent. Ils ressemblent à de véritables éperviers. Ils tournent, tournent puis quand ils ont découvert un objectif, leur proie, ils foncent dessus et neuf fois sur dix atteignent leur but.

Dans l'après-midi, il faut signaler comme foyer d'incendie important, les ateliers de la R.A.W, (atelier de réparation du charroi du chemin de fer), Un atelier est tout particulièrement atteint. A 17 heures, l'alerte "chars" sonne, Nous sortons nos minces bagages de nos baraques et les plaçons à côté de nous dans les abris. Ces bagages ne constituent-ils pas notre seule fortune et aussi il s'y trouve des souvenirs personnels auxquels on tient. A 16 heures, alors que j'étais en train de dîner d'un excellent repas constitué de lapins volés (ou récupérés si l'on veut) à la caserne voisine et délicieusement préparés par l'un des nôtres, l'artillerie des chars de la 7ème Armée américaine qui a pris position dans le secteur de Weiden entre en action. La fin est proche à présent. Je ne perds pas mon temps et, l'assiette en mains, je vais me planquer dans l'abri où j'achève mon dîner. Ce n'est pas que j'aie peur, au contraire: Artilleur moi-même, j'éprouve un certain plaisir à entendre le départ des coups de canon, à les entendre siffler au moment où les obus passent au-dessus de nos têtes et aussi voir leur point d'impact. Le tir continue très violent. Les incendies s'allument çà et là sur la ville.

Prudemment, je reste dans "mon trou" car il serait vraiment trop bête de se faire accidenter si près de la classe … Toute la nuit, le tir de harcèlement n'a pas cessé. Les pièces tirent d'une position située, près de Mantel et d'une autre entre les routes de Pressath et de Neustadt. Vers minuit, je contrôle la cadence du tir et je constate que les coups de harcèlement partent toutes les cinq minutes très régulièrement. Alternativement, d'autres pièces tirent des salves.

DIMANCHE 22 AVRIL 1945 - Temps couvert - Pluie

Et le jour se lève sur la Libération. Il fait froid, très froid même. Cela contraste avec la température des jours précédents au cours desquels nous avions vraiment été gâtés, Il tombe même une neige fondante. Vers 5 heures, le tir des canons ralentit un peu. Vers 7 heures on vient me prévenir que l'Aumônier du camp va dire la messe à la chapelle. Malgré le danger qu'il peut y avoir en s'exposant, je m'y rends. N'est-ce pas aujourd'hui dimanche et puis en ces minutes ultimes je me dois plus que jamais de demander la protection Divine. A la messe assistent également le Feldwebel Schöner et un autre Feldwebel assez âgé. Au cours de l'Office, un soldat vient rappeler le Feldwebel Schöner en lui signalant que les tanks américains sont en vue. La situation est donc sérieuse. Sur la ville de Weiden le feu de l'artillerie fait toujours rage. Ce sont les deux gros bâtiments des usines Wit qui brûlent. Une canonnade accompagnée de mitraillades reprend des plus belle. Je regagne mon abri. Un peu avant 10 heures, un roulement sourd se fait entendre, Certains crient "Les voilà". Je sors ma tête de l'abri. Je me précipite vers l'avant-camp. Peu après, apparaît le premier char américain dans la "Kasernestrasse", rue qui sépare notre camp de la caserne qui la voisine. Une joie profonde me monte au coeur. Je suis vraiment ému. Je me sens comme coupé à la gorge. Je regarde plus hardiment ce char libérateur. Il s'arrête à l'angle du bâtiment situé vis-à-vis de la baraque 11 et où était situé un atelier de menuiserie. Le pilote observe le champ situé entre le bois et la caserne. A ce moment, des Allemands qui se trouvaient dans le jardin de la caserne sautent la clôture et tentent de s'enfuir en traversant le champ en vitesse. Ils sont vus. Le "FM" et la "Mi" tirent dans leur direction. Ils se plaquent au sol, se relèvent s'enfuient à nouveau.

Les Américains tirent. Deux ou trois Allemands sautent dans une excavation proche d'eux. Un autre se laisse choir au sol. D'autres parviennent à gagner le bois de sapins voisin. Un nouveau groupe de fantassins américains arrive. Les hommes s'abritent derrière un tank. A ce moment les balles allemandes sifflent à nos oreilles et partent dans leur direction. Les Américains redoublent leur feu. Le canon du tank tire même un obus à balles en direction du bois. Un autre tank arrive à l'autre extrémité du champ. Le feu redouble sur le bois, puis les Américains s'avancent prudemment, visitant chaque déclivité du terrain. De celles-ci sortent des soldats allemands qui lèvent les bras. Ils sont fouillés immédiatement et dirigés vers un tank et puis à l'avant-camp où a lieu la concentration des prisonniers de guerre allemands.

Un type qui faisait au sol le mort, à l'approche des soldats américains se relève subitement ... et se voit forcé de suivre les autres prisonniers. Je me dirige vers l'avant-camp. Déjà, face aux baraques 1 et 2 sont rassemblés plusieurs dizaines d'Allemands. Leurs bagages sont fouillés. Vraiment, nous qui avons tant de fois fouillés, cela nous fait quand même plaisir de constater que rôles sont inversés. Un tank est entré dans l'avant-camp. Il tient en respect les nouveaux prisonniers allemands. Déjà, les ex-prisonniers anglais et américains assurent des services. Eux-mêmes fouillent les bagages allemands. Toutes les baraques de l'avant-camp sont vérifiées afin de voir si des Allemands ne s'y sont par dissimulés. Il en est de même des chambres de la caserne voisine du camp.

A 12.10 Hr, le drapeau américain est hissé au mât qui se trouve à l'entrée du camp. Peu après, on hisse les couleurs anglaises. Pour fêter l'événement de la libération. Les anglais distribuent à tous les prisonniers alliés du camp un colis. Dans l'après-midi on annonce l'arrivée d'un officier français de liaison. Il était exactement 10 heures quand les Américains entrèrent dans le camp. Au cours de l'engagement qui eut lieu aux abords du Stalag, trois soldats allemands furent tués. A10.30 Hr eut lieu la cérémonie du salut aux drapeaux américain et anglais. Ensuite, à un grand mât planté dans la cour de l'infirmerie sont hissées, au cours d'une petite cérémonie, les couleurs françaises et belges. C'est la 3e Armée américaine, la IIIe Division - me dit-on - qui a pris Weiden. Le soir, dans une grande chambre de la baraque 6 transformée en chapelle, l'Aumônier a célébré une messe d'action de grâces suivie du chant du "Te Deum". Peu après, 12 belges et 8 Italiens sont commandés pour monter de garde à la caserne à un dépôt d'armes et de munitions. Nous reprenons notre mission de soldat après cinq années d'interruption forcée …

N° 255 - 1975

COMMENT SE DEROULA LE RAPATRIEMENT DES PRISONNIERS DE GUERRE

De JUIN à novembre 1940, 36.762 P.G. ont repris le chemin de la Belgique.

En détail: en juillet, 10.000 miliciens et 3.000 volontaires et officiers de réserve; en août, 12.000 miliciens et 3.188 volontaires et officiers de réserve; en octobre, 5.000 miliciens et 734 officiers de réserve et, en novembre, 2.500 miliciens et 370 officiers de réserve.

Le dernier mois de 1940 vit le retour de 23.677 hommes (dont 23.000 miliciens). De sorte que, au 31 décembre 1940, on pouvait compter 60.469 rapatriés.

Les quatre premiers mois de 1941 assistèrent à une accélération importante du rythme de retours: janvier: 32.020; février: 21.217; mars: 13.422; avril: 3.500; soit au total: 70.159 rapatriés dont 1.736 volontaires et officiers de réserve.

Accélération stoppée net dès le 1er juin 1941: arrêt aussi total puisque, du 1er juillet 1941 au 1er septembre 1941, nous ne verrons rentrer au foyer que 8.372 prisonniers. Ce qui représente une moyenne mensuelle de 220 rapatriés.

Dès lors, les Stalags tenait bien leur proie et n'entendait plus la lâcher!

Du 4 septembre 1944 au 30 mars 1945: 1.000 volontaires et sous-officiers quittaient les camps et rentraient au pays.

Après le 1er avril 1945, on enregistre une rentrée totale de 61.000 miliciens et 4.078 officiers.

Ce qui permet, en fin de compte, de chiffrer à 190.000 les miliciens et à 14.100 les volontaires et officiers de réserve qui furent "concentrés" dans les Stalags et Oflags d'Outre-Rhin.

LE RETOUR

Dans " LE XIII B " (N° 253-254-255) des mois de mars, avril et mai 1975, nous avons donné le réçit, sans commentaires, des derniers jours du camp central du Stalag XIII 8 situé à WEIDEN (Opf) en commençant à la date du 12 avril 1945 nous arrêtant au jour tant attendu de la Libération du camp, soit le 22 avril 1945.

Ce récit, repris de notes écrites au jour le jour suivant les événements du moment, n'a rien de littéraire. Il jouit de l'avantage de l'authenticité et de la sincérité.

Nous reprenons aujourd'hui ces notes à la date du 23 avril 1945 jusqu'à notre retour dans la Mère Patrie.

Bien des camarades à leur lecture revivront des souvenirs anciens de 32 ans. Ils restent cependant inoubliables!

LUNDI 23 AVRIL 1945

Il fait très froid et le temps est passé aux giboulées qui tombent fréquemment. Dans la matinée arrive au camp Arthur Launay que je retrouve avec plaisir et qui dîne en notre compagnie. L'après-midi, je sors en ville voir les dégâts provoqués par les bombardements. Je commence par visiter l'endroit situé derrière le camp et que traverse la ligne du chemin de fer en direction de Bayreuth où les wagons chargés de dynamite ont explosé. Trois cratères formidables marquent l'emplacement où se trouvaient les wagons au moment de l'explosion. Dans les environs, ce ne sont que ruines et le quartier de Maison hitlériennes que je pouvais voir du camp est aujourd'hui rasé. Dans les décombres, je trouve un bras de femme; la main fermée tient encore un chiffon.

En ville, des affiches sont placardées. Autorisation seulement de sortir de 7 à 9 h et de 16 à 18 h. Dissolution du parti National Socialiste et de toutes les organisations qui en dépendent. Obligation pour les soldats allemands de se constituer prisonniers. Ils seront, ajoutent les affiches, traités suivant la Convention de Genève. Les armes doivent être livrées. En règle générale en ville les dégâts ne sont pas trop importants. Par contre, je constate des dégâts à la R.A.W. (atelier de réparation du charroi des chemins de fer); chez Witt (fabrique de confection) où les deux bâtiments principaux sont incendiés. A la Glasfabrik la vieille usine est brûlée, chez Bauscher (porcelaine) où le bâtiment parallèle au chemin de fer est complètement incendié; la passerelle reliant les deux bâtiments de part et d'autre de la Dr Seelingstr., prolongement de la Bahnhofstr., menace de s'effondrer, elle a certainement été touchée par une bombe. La circulation est interrompue en-dessous. L'immeuble et les dépôts d'un commerce de fruits en gros situés près de l'Usine Bauscher sont incendiés. Une bombe ou un obus est tombé sur l'immeuble du médecin spécialiste Nez-Gorge-Oreille. Tous les bâtiments du garage Wies et le kommando sont brûlés. Un obus est aussi tombé sur le Kdo de chez Witt. Ailleurs, je constate que les dégâts sont relativement minimes. Les civils allemands travaillent à enlever les barrages anti-tanks dressés près des viaducs du chemin de fer. Je reconnais parmi ces civils un nommé Feider, l'ancien civil de l'Arbeitsamt. Le voici, à sen tour forcé de manœuvrer la pelle! Sur la place de l'Hôtel de Ville, (Rathaus) l'Oberer Markt, on est en train de vider les caves d'un café-restaurant regorgeant de vins et liqueurs. Les Américains, eux-mêmes, assurent un service d'ordre. On sort ainsi des caves des centaines et des centaines de bouteilles ... C'est tout dire ... Toujours et sous toutes les latitudes il y a eu des profiteurs au cours des guerres. Bien des Allemands malades se sont trouvés dans l'impossibilité de se procurer une bouteille de vin. A côté de cela, certains avaient cave remplie ... Petit détail: au cours de ma sortie en ville, j'ai rencontré mon ami François Etienne; il était à vélo et amenait un soldat allemand qu'il allait livrer au Centre de Groupement de Prisonniers de guerre allemands situé dans un ancien AKdo de Russes. Autre détail: la maison de Feldwebel Schöner est incendiée ainsi que l'immeuble du N.S.D.A.P. Comme nous sommes rentrés au camp avec quelques bouteilles de vin, le repas du soir est généreusement arrosé pour fêter la délivrance.

MARDI 24 AVRIL 1945 - Pluie

Il fait gris - Très mauvais temps. Les giboulées continuent à tomber. A 9 heures, l'adjudant Delmarche, homme de confiance principal, du Stalag XIII B, réunit les sous-officiers et leur expose la situation. Détail: les autorités américaines ont imposé aux Allemands de fournir aux ex-prisonniers de guerre le ravitaillement qui correspond à la catégorie des travailleurs lourds.

Ce jour deux prisonniers sont décédés au camp: un Polonais-Français et un Yougoslave.

MERCREDI 25 AVRIL - Beau temps

Il nous a été possible d'envoyer un message vers nos familles. Ceci nous a fait grand plaisir. Espérons qu'il: arrivera à destination avant notre retour.

JEUDI 26 AVRIL - Beau temps

Renversement des rôles, aujourd'hui je suis de garde-police en ville. On nous a remis un brassard qui porte la mention "FRENCH GUARD". Je pensais que cette garde eut été une corvée; ce fut tout le contraire et je me suis bien amusé car j'avais la sensation de "servir". Nous étions une dizaine affublés du brassard. Rassemblés au camp les dix hommes se rendent ensuite à la "Rathaus" (Hôtel de Ville) pour y prendre les instructions des autorités américaines. Une voiture ambulance s'arrête près de moi et le chauffeur américain me demande si je puis lui renseigner où se trouve l'hôpital. Bien entendu, j'accompagne le chauffeur jusque là.

En revenant pédestrement, une femme allemande que je croise devant sa maison me demande si je puis l'accompagner jusque la "Rathaus". Il faut dire que la circulation à Weiden n'est autorisée que de 7 à 9 h et de 16 à 18 h. Accompagnée d'un policier, pour cette femme il lui est permis de circuler. Après débute ma mission de surveillance en ville. A midi, un chauffeur américain me demande où se trouve Hammerweg. J'accompagne ce soldat américain jusque ce lieu-dit. Belle promenade qui me permet de constater que les Américains ne laissent pas les prisonniers de guerre alliés dans l'embarras car ce soldat et celui qui l'accompagne vont faire dans le camp des Italiens, des Français et des Polonais une petite enquête pour juger la manière dont ils vivent. Par la suite, j'ai assisté à l'arrestation d'un SA. Dans l'après-midi, la. service de liaison français arrive au camp. J'apprends ainsi que nous partirons le lendemain. Tant mieux car on a hâte de revoir les siens.

VENDREDI 27 AVRIL - Temps couvert

Je suis levé de bonne heure. Dans la modeste mais sympathique chapelle du camp l'abbé G, Hamel, aumônier principal du Stalag XIII B, y célèbre pour la dernière fois la messe. Je m'y rends. J'y ai tant prié et tant sollicité la protection du Tout-Puissant pour les miens. Il m'est très réconfortant de venir y remercier la Providence pour les grâces obtenues. A 9 h c'est le grand rassemblement et à 11 h précises les camions américains de 11 tonnes rassemblés dans la cour de la caserne voisine du camp chargés de leur contingent de prisonniers français et belges se mettent en marche. La minute est émouvante. Les camions sont ornés de drapeaux français et belges. Pour la dernière fois nous traversons Weiden; on prend ensuite la direction de Rotenstadt puis on bifurque vers l'Ouest et l'on passe ainsi à Sulzbach-Rosenberg, Nuremberg, Fürth, Bad-Kunzingen, Würzburg. Le convoi s'arrête pour passer la nuit dans un petit village où je couche dans une grange sur un peu de paille. C'est à Uettingen.

SAMEDI 28 AVRIL - Pluie

A 5 h je suis debout et à 6 h 30 quand les camions prennent la route, il pleut. Enfin, toutes ces petites misères tombent d'elles-mêmes devant la joie du retour. On passe successivement à Aschafenburg, Hanau, Frankfurt et l'on arrive à Mayence vers 13 heures. Tout de suite c'est la désinfection D.D.T., opération très simple, ensuite, précisément au moment où je fais la queue pour avoir la soupe et un bout de pain, on doit se remettre en marche pour gagner une caserne où l'on peut se rafraîchir et trouver un plancher pour s'allonger.

Hier, au cours de l'étape, nous avons croisé plusieurs belges engagés dans les Forces américaines.

DIMANCHE 29 AVRIL - Froid

J'ai passé la nuit sur la "dure" en compagnie de Charles Joiris. Les Français sont tous partis. Pour nous; on attend la formation d'un convoi de fer. D'autres Belges arrivent et viennent ainsi renforcer notre effectif. Patientons. Ici, la nourriture est convenable: un pain militaire pour quatre; une soupe épaisse à midi et la même au soir. Les services d'intendance sont cependant très souvent débordés car l'organisation n'est pas parfaite et souvent improvisée, On doit cependant tenir compte de la situation devant laquelle les autorités sont placées.

LUNDI 30 AVRIL - Froid

J'ai l'impression que ce sont les "saints de glace" qui arrivent un peu anticipativement. Il fait très froid. J'ai pu dénicher hier soir une paillasse pour m'allonger; c'est déjà mieux que le plancher. Beaucoup de Belges sont arrivés de nuit. Ils ont fait le voyage Weiden - Mayence d'une traite. Comme en 1940 dans les tentes de Nuremberg - Langwasser les bouteillées vont bon train. De nombreuses hypothèses sont émises quant au départ ...

MARDI 1er MAI - Temps couvert

A 12 h on se rassemble dans la grande cour de la caserne, C'est cependant un peu tôt car on annonce par la suite que le départ est remis à 16 heures. Encore quatre heures à attendre! On reste sur la cour en attendant que ces quatre heures qui paraissent interminables s'écoulent. Enfin 16h, les premiers camions arrivent et embarquent par groupe de quarante hommes civils et soldats, C'est à présent à mon tour. On est entassé comme des sardines en boîte ... Comme c'est pour le retour on passe sur cette petite misère. Les camions nous conduisent à environ 8 Km de Mayence à une petite gare qui doit s'appeler Unterborn. Nous attendons environ une heure et un long train à marchandises vient s'arrêter sur le quai où nous nous trouvons. Par groupes de 40 hommes on embarque. Enfin, le train démarre. Cette fois, c'est la dernière étape avant de revoir notre Belgique, ce pays que nous aimons et avec lequel on se réjouit de refaire connaissance. Le train s'avance lentement, très lentement même. Les arrêts sont fréquents si bien que quand la nuit arrive, il stationne pour attendre l'aube. Il faut dire que l'on se trouve dans une région où de nombreux combats eurent lieu. Les trains doivent`circuler à voie unique, sans signalisation, avec seulement pour le mécanicien un bois témoin. Rouler dans de telles

conditions est dangereux et la prudence s'impose. Aujourd'hui 1er mai, c'est la Fête du Muguet; nous avons été bien près d'en offrir à celles qui nous sont chères ...

MERCREDI 2 MAI - Temps couvert et froid

La nuit, passée dans une petite gare abandonnée fut plutôt fraîche pour ne pas dire froide. Vers 2 heures du matin certains se sont mis à allumer des feux, véritables brasiers, sur le quai de la gare, Pour alimenter ces foyers on fait passer par les fenêtres le mobilier d'une cabine de signalisation. Il faut que l'on se chauffe. D'autres, ont repéré des poêles à l'intérieur de la gare et s'en empare pour les installer dans les wagons: Avec le jour naissant, le train reprend sa route et passe à Bad-Münster où les dégâts, suite aux violents engagements qui y eurent lieu, sont très importants. C'est ensuite Duchroth, Lauterecken, Grumbach, Elschbach, Hembourg. Je note ici que le froid est toujours très vif et qu'en plusieurs endroits nous retrouvons la neige. Le convoi continue par Neukirchen, Sarrebrück, Thionville où l'on arrive pendant la nuit. Nous sommes cette fois en territoire français. Comme cependant la nuit est très noire, nous ne voyons ni Françaises, ni Français. Je note aussi que le convoi n'est pas seulement composé de prisonniers de guerre. Il comporte de nombreux travailleurs requis ou des travailleurs volontaires. Parmi ces derniers, je remarque plusieurs femmes. Détail: plusieurs de ces femmes reviennent avec un mioche sur les bras. Certaines avec un gosse d'une quinzaine de jours! .:. Pour ces pauvres petits malheureux le voyage est vraiment pénible. Les mamans n'ont même pas du lait à donner aux gosses. Au train, aucun wagon sanitaire n'est incorporé. Dans le convoi, aucun docteur, aucune infirmière. Les prisonniers de guerre qui ont encore du lait en poudre - solde d'un dernier colis américain remis au départ de Weiden - l'offre généreusement à ces mamans. Ainsi, leurs pauvres petits auront de quoi se nourrir. Pour chauffer les biberons, on a recours aux poêles installés dans les wagons ou bien on va chercher de l'eau bouillante à la locomotive. A l'extérieur, il neige abondamment et si, à l'intérieur des wagons le froid est moins vif, c'est grâce aux poêles installés avec les moyens du bord.

Bettembourg est la première localité où nous nous trouvons sur le sol du Grand-Duché de Luxembourg. Il fait jour. Déjà, l'on voit circuler sur les routes parallèles au chemin de fer des citoyens de la Grande-Duchesse. D'autres travaillent aux champs. Ce ne sont pas des Allemands aussi, a-t-on plaisir de les voir. Bientôt c'est la ville de Luxembourg. La population accourt près de la ligne du chemin de fer pour observer le convoi. Elle nous fait des signes amicaux. La gare de Luxembourg est encombrée de militaires américains se rendant en permission. L'arrêt y est bref. Bientôt on repart cette fois en direction de la Belgique. C'est enfin la frontière; la première personne belge que j'aperçois est une petite fille d'une douzaine d'années. Quelle émotion en l'observant lever ses petits bras pour nous saluer. On est "chez nous", il sent meilleur. Les champs sont plus beaux. Tiens mais voilà un garde-champêtre ... Mais oui, c'est bien cela. C'est un véritable garde-champêtre de chez nous. Bonne grasse figure, belle moustache, l'air débonnaire. Calme, il nous regarde passer. Enfin, Arlon, le train s'arrête. La population nous attend, nous congratule. La douzaine de SS flamands ramenés de Mayence sous la garde de sous-officiers prisonniers de guerre belges sont débarqués. La population saute dessus et leur fait passer un mauvais quart d'heure. Nous sommes reçus à la buvette de la gare où on nous sert une tasse de café, et trois petits pains, Mon Dieu comme ce pain est bon ... Certaines autorités nous accueillent par des discours de bienvenue. On nous promet de tout..., de tout... et encore de tout... (l'avenir nous dira quoi; pour moi, je reste sceptique, je sais ce que valent les promesses). Je vais me débarbouiller à un robinet sur un des quais de la gare; cela fait du bien. Vers 12 h le train repart. Tous les prisonniers sont aux fenêtres du train. On n'a d'yeux que pour ce décor qui se déroule devant nous. On regarde ... On observe ... Que voit-on? Notre Ardenne magnifique dans ce printemps plein de renouveau. Oui, renouveau dans la nature, renouveau dans les coeurs des ex-prisonniers de guerre; renouveau certainement chez tous ceux qui chez nous nous attendent. Bientôt c'est Jemelle, le train s'arrête un court instant. La population vient aux nouvelles, s'informe sur le sort de ceux qui ne sont pas encore rentrés. Bientôt le convoi prend la direction de Namur. C'est à Jambes que nous devons trouver notre centre de démobilisation. Le décor dans cette partie de l'Ardenne est tout simplement féerique. Des percées magnifiques encadrées de hêtres nous font déjà oublier les bois de sapins de la Bavière. On touche enfin à la Meuse; oui, cette Meuse qui traverse Liège, Liège ma ville, Liège le Belle, Liège l'Ardente. Comment allons-nous la retrouver? Les nouvelles que nous avons eues sont souvent contradictoires. Espérons. Bientôt, c'est Jambes. Voici la Confiturerie Materne. Jambes, tout le monde descend. La population est massée sur la place de la gare. Des délégations d'anciens combattants avec drapeaux nous attendent. Les autorités officielles également. Au moment où nous sortons de la gare, un groupe de petites filles forment comme une haie d'honneur. Leurs bras sont chargés de fleurs qu'elles nous remettent. La population nous acclame, Nous ne sommes cependant pas des héros. Ces acclamations nous gênent. Nous ne savons pas y répondre. On nous pensera peut-être indifférents; ce n'est pas le cas. Non, nous avons trop souffert, nous avons trop attendu. On voudrait crier à toutes ces braves gens: Merci … Merci … On est suffoqué et l'on ne sait rien faire. Je puis vous dire, chers petits enfants des écoles de Jambes que vos acclamations, vos fleurs nous sont droit au coeur, Merci.

Au centre de démobilisation - c'est une grande école aménagée pour la circonstance - l'accueil est sympathique. Ce qui ne gâte rien, on nous sert une excellente soupe comme il y a cinq ans que l'on n'a plus mangé. Quel délice ... Comme les légumes qui la composent sont bons. On en redemande de la pareille ... Commence bientôt les formalités diverses et multiples de la démobilisation. Je dois dire que tout a été mis en oeuvre pour que ces formalités se déroulent rapidement. Vers minuit, à mon tour, j'ai terminé cette corvée nécessaire et vais m'allonger sur une paillasse. Je m'endors en pensant que demain matin, après 60 mois, je reverrai les miens.

VENDREDI 4 MAI 1945

Aujourd'hui se termine l'histoire que je pourrai intituler "Le Roman d'un Captif" Très tôt le matin je me lève ainsi que quelques autres Liégeois. Chargés de nos bagages nous nous dirigeons de Jambes à Namur. Sur notre passage, alors que la ville est encore tout endormie, nous remarquons quelques destructions causées par des bombardements. A la gare da Namur, à la cantine de la Croix Rouge, je bois un verre de bière. Le train de Liège est en gare. C'est un omnibus. On s'y engouffre, bientôt il démarre et c'est la dernière étape d'un voyage fatigant, fait dans de très mauvaises conditions mais soutenu par le moral d'un ex-P.G. qui n'a plus qu'une pensée: revoir bientôt les siens.

Andenne ... Huy ... Flémalle ... Les destructions se font plus nombreuses. Je dois admettre que les robots n'étaient pas du bluf mais bien une réalité. Liège a souffert. A l'approche de la gare des Guillemins nos appréhensions sont grandes. Que retrouverons-nous?

SCLESSIN

VAL-BENOIT

LIEGE-GUILLEMINS

Nous laissons s'écouler la foule des voyageurs matinaux pressés de se rendre à leur lieu de travail. En queue de colonne, je descends par le tunnel sous les voies. Surprise, dans un coin face à l'escalier de sortie qui vois-je? Ma femme et mes fils ... Effusions - Timidité des gamins, je les comprends, harnaché, paqueté et en vêtements usagés je dois un peu faire peur.

Le rideau tombe ... Cinq années d'une vie sont passées ...

LIDJE VIR'VEYE

N° 268 - 1976

LE CACHET

En lisant certain récit sur la captivité, j'ai l'impression que leur auteur croit qu'à la capitulation les Allemands promettaient le "cachet" sans intention de le donner et que personne, parmi les prisonniers de guerre, ne l'a reçu.

Les choses ne sont pas si simples.

Les Allemands ont inventé, pour tromper la masse des prisonniers de guerre, de délivrer le "cachet" à quelques-uns d'entre eux. C'était là l'astuce, une astuce qui, comme on me l'a rapporté à E. 17 Schlossberg, faisait rire aux larmes un officier prussien nazi qui était passé par ici en 1940.

Pour corser l'astuce, le "cachet" a été donné en divers endroits du pays, probablement dans les endroits où les colonnes de captifs devaient passer. Tous, en effet, nous avons rencontré sur la route de la captivité, des camarades réjouis qui montraient leur "papier". Dans le désarroi du moment, aggravé par la peine et les fatigues, les hommes disaient: "Pourquoi pas nous?" Les chançards qui nous croisaient en rentrant chez eux faisaient cela sans malice car ils y croyaient eux au cachet et pour cause, ils le tenaient entre leurs mains.

Voici la copie d'un de ces "papiers" qui fut délivré au camp d'Exaerde à un chasseur ardennais. L'intéressé est rentré chez lui, avec un groupe de soldats de la région de Huy, dans une camionnette fermée que le groupe avait pu se procurer.

A la même date du 9 juin, environ 200 chasseurs ardennais de la même compagnie avaient été libérés dans les mêmes conditions.

A noter que le formulaire, libellé en trois langues (français, flamand, allemand) a été édité à Gand.

G. Paulus (1A)

Gefangenensammelstelle ……..... der ……..... Division.

ENTLASSUNGSCHEIN

BEWIJ VAN ONTSLAG - CERTIFICAT

(Dienstrang) ……. (Vor - u. Zuname:) ……..

ist am ..... aus der Gefangenschaft entlassen.

Wird op ..... uit der krijgsgevangenschap ontslaan

est renvoyé le 9 juin dans son pays

Wohnsitz (woonplaats, domicile): …… Beruf (beroep, profession) ……...

Der Entlassens ist angewiest sich in seinem Wohnsitz sofort bei der Ortspolizeibehörde zurückzumelden, an seine Arbeitsstelle zurückzukehren, sich jeder feindseligen Handlung gegen Deutschland und die deutsche Wehrmacht zu enthalten und die noch in seinen Besitz befindlichen Bekleidungs-und Ausrüstungsstücke des belgischen Heeres bis zum.

De ontslagene is aangewezen zich in zijn woonplaats onmiddellijk op het Politiebureau terug te melden, zijn werkplaats weer op te zoeken, zich iedere vijandelijke actie tegen Duitsland en de Duitserweermacht te onthouden en de insein bezit zijnde militaire kleding en stukken van uitrusting van het Belgische leger tot en met 18-6-1940 op het Politiebureel van zijn woonplaats in te leveren.

Le renvoyé est obligé de se présenter tout de suite auprès de la police de son domicile, de retourner à l'emplacement où il travaillait avant la guerre, de s'abstenir de toute action dirigée contre l'Allemagne et les autorités militaires et de rendre jusqu'au 18-6-40 auprès de la police de son domicile les vêtements et équipements militaires de l'armée belge encore en sa possession.

Der Lagerkommandant:

(Dienstgrad)

N° 282 - 1977

PREMIERES MANIFESTATIONS DU REFUS EN 1940

Faut-il revenir à cette époque lointaine?

Certains d'entre nous préfèrent "fermer la parenthèse" et on le comprend

Ne risque-t-on pas, en retournant à un passé révolu, de recréer les heures moroses d'une triste époque?

"Hitler, connais pas" disait un film et une enquête, chez les 16 à 25 ans, il y a quelque 5 ans.

Ne va-t-on pas dire comme avant, sans savoir ce qu'il nous réservait "On s'en fout, de l'an quarante!" Mais nous l'avons vécu, cet an 40, nous et les nôtres. Et, à ce moment, on ne s'en foutait plus du tout!

Si on y revient, c'est sans joie mais aussi sans pleur.

Pour ceux des camps et kommandos, qui n'en eurent que peu d'échos, dans une correspondance trop rare et censurée, ce sera, peut-être, l'occasion de mieux connaître lés premières grandes réactions, signifiant à l'occupant, que le temps de la résignation est passé. Dès le dernier trimestre de 1940, s'amorcent les premières manifestations publiques du refus, qui ne cessera de se développer, de s'organiser et, quand il le faudra, de se reformer de plus en plus concrètement, au cours des quatre années suivantes.

Quant à ceux restés ou rentrés au Pays, puissent-ils penser que "se souvenir c'est revivre".

Revivre une période sombre où les plus optimistes s'étaient pris, parfois, à s'inquiéter d'un avenir imprécis, en des jours bien pesants. Mais voici qu'en ce dernier trimestre de 1940, se dessinent les premières expressions de la résistance aux volontés de l'occupant et des quelques séides égarés à sa traîne.

En OCTOBRE, un millier de mineurs arrêtent le travail, durant 24 ou 48 heures, dans les bassins de Liège et de Charleroi, bravant les interdictions absolues de grève et les sanctions qui s'y attachent. Ces manifestations visaient, initialement, une amélioration du ravitaillement et une percée des salaires bloqués au taux de mai, mais elles signifiera qu'on ne travaillera plus à n'importe quelles conditions. Elles posent, dans le monde ouvrier et, plus généralement dans les bassins industriels, le terme d'une période de morne résignation. Elles font apparaître aussi qu'une action devient possible, collectivement, toute interdite qu'elle soit, malgré l'importance des forces d'occupation et le déploiement de leurs diverses polices.

C'est également, en ce même mois d'octobre que commencent les sabotages, principalement des coupures de câbles dans les liaisons de la Luftwaffe, dans les régions liégeoise et verviétoise. Actes encore isolés, en quelque sorte improvisés, sans grands moyens.

Pourtant, dans son rapport du 15 octobre, la Geheime Feldpolizei soupçonne "une action organisée".

Si ces actions sont, à ce moment, d'une efficacité pratique assez mince, elles affirment, par contre, une volonté de ne plus vivre, à côté de l'occupant, dans une retenue résignée mais, au contraire, de lui manifester son hostilité.

Des représailles: 3 millions d'amende à payer par les arrondissements de Liège et Verviers; 700 prisonniers de guerre libérés de Dison, Soumagne, Olne et Petit-Rechain à la citadelle de Liège mais ces otages seront rapidement libérés, pour essayer d'effacer la mauvaise impression créée dans la région et au-delà.

Pour la population, un moment désemparée par la tragique rapidité des événements, Écoeurée des propos hypocrites du petit Reynaud et de ceux qui eurent la faiblesse de le suivre lors de leur réunion limogearde, c'était maintenant, la perception que disparaissait d'apparente modération, derrière laquelle l'armée hitlérienne avait caché, momentanément sa morgue et son hypocrisie.

On savait qu'on vidait le Pays de ce qui lui restait de sa prospérité d'autrefois. On avait vu les occupants, de tout genre - et de tout sexe - militaires, policiers, civils; se presser pour dégarnir ce qui restait dans nos magasins ou nos réserves, au profit de leurs familles, réduites à l'austérité depuis des années.

Mais c'était peu de choses encore, vis-à-vis des livraisons de vivres, de charbon, de produits industriels et des contributions aux frais d'occupation qui atteignaient, chaque mois, 1 milliard de francs belges de l'époque (5,5 milliards fin 1940, qui deviendront 64 milliards en 1944!).

Ajoutons-y les encouragements aux sympathisants d'"Ordre Nouveau" la plupart méprisables et méprisés, jouissant d'ailleurs beaucoup plus des faveurs des administrations ennemies, civiles et policières que de celles de l'armée elle-même.

Et voici qu'au moment où l'ennemi a subi son premier échec à la bataille d'Angleterre, où l'on apprend, plus ou moins confusément (et peut-être avec quelque amplification qu'il abandonne les préparatifs d'un débarquement de nos côtes, sur les îles, il en revient aux sanctions collectives, pour répondre à des actes individuels! C'est raviver les souvenirs de 14/18, en revenant à un climat répressif qui ira, très vite, en s'accentuant jusqu'à l'odieux des déportations, des exécutions, des camps de concentration ...

Après les premières grèves et les sabotages d'octobre, c'est la JOURNEE DU 11 NOVEMBRE, qui allait donner lieu à la première grande manifestation d'opinion, affirmant son attachement aux valeurs nationales et son refus de croire en la victoire finale de l'occupant et de ses conceptions totalitaires.

Le 11 novembre avait été fixé comme jour férié, par une loi du 21 juillet 1922. Elle rappelait la fin d'une autre occupation - de 4 années - et surtout, la défaite du vainqueur du moment.

Aussi, le 19 octobre, intervient la décision de supprimer le 11 novembre comme jour férié, puis l'interdiction de toutes manifestations projetées par des groupements non autorisés (von Falkenhausen aux Secrétaires Généraux et aux Kommandanturen, le 29 octobre 1940).

En fait, depuis 3 à 4 semaines, des appels se diffusent, dans tout la Pays, principalement à Bruxelles mais aussi dans les villes de Wallonie, à Anvers, Gand, Ostende, et Louvain.

Les journaux clandestins, qui ont fait leur apparition précédemment, (La Libre Belgique "Nouvelle série de guerre" son numéro 4) et plusieurs nouveaux (La Belgique Indépendante, La Vérité, L'Espoir, Het Vrije Woord, d'autres encore) souvent simples feuilles stencilées, passent de la main à la main ou même dans les boîtes aux lettres.

Tous appellent à faire de ce lundi "un beau dimanche" d'opposition à l'occupant, avec, un peu partout des consignes comme celles-ci:

"Le 11 novembre, anniversaire de l'effondrement allemand et de la libération de notre pays, a été depuis 20 ans,, jour de fête nationale. Tous les Belges auront à coeur de marquer le 11 novembre 1940. Qu'ils célèbrent ce glorieux anniversaire!

"Les Belges doivent par leur apparence extérieure, par leur comportement, par tous les gestes de la journée, montrer OSTENSIBLEMENT leur volonté de se souvenir et leur espoir.

"Que ce soit un beau dimanche, les enfants n'iront pas en classe, les croyants iront entendre la messe, les magasins doivent fermer, les patrons doivent donner congé à leur personnel.

"Les travailleurs, employés, ouvriers, salariés de toutes espèces passeront leur journée au repos de la famille, dans l'atmosphère de réjouissance.

"Portons tous fièrement à la boutonnière les couleurs nationales! Accrochons à nos vélos des fanions tricolores! Que les anciens combattants arborent leurs décorations!

La plupart des tracts recommandent une attitude décidée mais passive, silencieuse, en invitant à aller fleurir les monuments aux morts et les tombes belges et alliées. Pour Bruxelles, une consigne se répand: une démonstration collective, en allant défiler, dans le recueillement, au Soldat Inconnu.

Ce sera, effectivement, à Bruxelles que la journée sera célébrée avec le plus d'ampleur ... Dès le matin du 11, l'animation est grande. On porte les couleurs nationales à la boutonnière, parfois associées aux couleurs anglaises. C'est un continuel défilé autour de la Colonne du Congrès, où les fleurs s'accumulent sur la tombe du Soldat Inconnu. Beaucoup se rendent aussi au Monument Anglais, devant le palais de Justice.

En général, la foule - plusieurs milliers de personnes: 15 à 20.000 semble-t-il - reste calme et silencieuse. Pourtant certains groupes d'anciens combattants et d'étudiants se répandent en ville, en chantant la Brabançonne, en acclamant l'Angleterre, même en conspuant l'occupant, l'Allemagne et l'Italie.

La police de Bruxelles affiche ostensiblement sa passivité.

On fait appel à la Feldgendarmerie, qui a, probablement, reçu des conseils de modération; elle ne réagit pas contre les porteurs de couleurs nationales mais arrête ceux qui portent les couleurs anglaises et; aussi, un ancien combattant qui prenait la parole au Soldat Inconnu. Un officier allemand, qui perd son sang-froid, dégaine son arme et tire en l'air, mais, contrairement à certains bruits qui circuleront, il n'y eut aucune victime.

Ailleurs, sans être aussi spectaculaire, les mêmes sentiments se manifestent, notamment à Charleroi, Mons, Gand.

A Verviers, où les fleurs sont interdites, on défile, avec la cocarde tricolore devant le Monument de la Victoire, en déposant des feuilles de lierre. A Anvers, où, selon la Geheim Feld Polizei, "il ne s'est pas produit d'incident sérieux" on a, cependant, arrêté 45 manifestants, A Liège où, selon la même source,"tout a été calme" il y a 46 arrestations, la plupart pour port d'insignes anglais, spécialement de la R. A. F.

En général, les arrestations n'ont pas été maintenues et on affectera de minimiser les faits, du moins apparemment et spécialement dans la presse des valets.

Pourtant, von Falkenhausen et Reeder s'inquiétèrent, réagirent, en exposant aux Secrétaires Généraux, l'indignation allemande et en les avertissant qu'un renouvellement aurait des répercussions fâcheuses pour le Pays.

Le mot de la fin est donné par l'un des rampants: Colin, qui écrit dans son "Nouveau Journal": "Quelques bandes de braillards et de snobinettes, applaudis par deux quarterons d'écervelés, ont organisé dans les rues de Bruxelles des bousculades d'autant plus indécentes qu'elles prétendaient s'inscrire sous le signe du patriotisme".

"Les braillards, les snobinardes et les écervelés" n'attendront pas que Colin soit réduit au silence, par Arnaud Fraiteur, qui le descendit, sur ordre de la Résistance, en avril 1943, pour continuer et renforcer leur action.

Après l'explosion du 11 novembre, le refus d'accepter se développera dans de nombreux journaux clandestins: à la fin 1940, il y en a une centaine et Reeder s'inquiétera de leur extension.

Certes, la plupart n'ont qu'un tirage restreint mais on les diffuse de l'un à l'autre largement. Bien sûr aussi, la présentation est improvisée et beaucoup n'auront qu'une existence éphémère bien que les investigations de l'occupant n'aient eu que peu de résultats directs, mais les difficultés étaient considérables.

Seule La Libre Belgique (*) est diffusée dans tout le Pays, encore qu'en 1940, elle le soit, émanant de 5 origines différentes: trois à Bruxelles, une à Namur et une cinquième à Lessines. Si certaines disparaîtront ultérieurement (par concertation ou non), l'une d'elles continuera à paraître, domiciliée, d'après ses indications, comme son illustre prédécesseur de 14-18, à l'Oberfeldkommandatur, avec comme éditeur responsable Peter Pan, ce sympathique joueur de flûte du jardin d'Egmont ...

(*) Il s'agit, évidemment de la Libre Belgique clandestine, n'ayant rien de commun avec le quotidien du même nom sauf le concours de deux de ses collaborateurs d'avant et après 1940.

En Wallonie et à Bruxelles, à partir de la fin 1940, on aura, aussi, Le Monde du Travail de René DELBROUCK, qui combat principalement l'UTMI et son inspirateur Henri DEMAN. Il faudrait encore citer six "Liberté", trois "Espoir", deux "Clandestin", quatre "Libre Belgique", trois "Belgique Indépendante", trois "Liberté", trois "Belge" et encore bien d'autres, y compris un "Frécougnou", un "Frondeur", un "Indécrottable" etc.

Nous terminons cette évocation du dernier trimestre de 1940, qui marque, certainement, une volonté affirmée de cesser de subir et, au contraire de réagir contre l'occupant, en lui signifiant qu'il est et reste toujours l'ennemi!

Peut-être aurait-on dû prolonger au-delà de 1940, jusqu'à cette démonstration péremptoire des Liégeois, le 5 janvier 1941, lorsque le Degrelle battit le ban et l'arrière-ban de Wallonie et de Bruxelles, pour y rassembler tout ce qu'il pouvait avoir de suiveurs. Quelle réception, mes amis! On y reviendra, éventuellement, une autre fois, mais, dès maintenant, on reprendra, en terminant le refrain de la chanson, qui parut dans le n° 11 de "Liberté", d'avril 41, et qui se chante sur l'air "C'est des canayes, fré Hinri":

Li cinq di janvîr à Lidge
Li bai Léon s'fa roufler
Il a st'attrapé 'n bel triche
D'oyi braire di tos costés

G. W

N° 284 - 1978

L'OFFICE CENTRAL DE LA MATRICULE

Connaissez-vous l'Office Central de la Matricule (OCM)? Bien de nos camarades anciens combattants et prisonniers de guerre ont déjà eu recours à ses services. Ils savent que cet Office est situé au Quartier Elisabeth, rue d'Evere, 1140 à Bruxelles. Jamais probablement, ils ne se sont inquiétés de savoir comment ce service fonctionne.

"VOX", hebdomadaire militaire, a consacré à l'Office Central de la Matricule une étude dont nous nous permettons de reprendre certains passages susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

L'Office Central de la Matricule conserve pour quiconque est ou a été sous les armes une sorte de curriculum vitae. Une seule exception à cette règle: la gendarmerie qui dispose de son propre service de la matricule. Dans le curriculum vitae figurent les différents changements de situation.

QUELQUES SIX MILLIONS DE DOSSIERS

L'Office Central de la Matricule administre trois catégories de personnel militaire soit en tout quelque six millions de dossiers.

Dans le premier bureau sont groupés les dossiers relatifs aux militaires de carrière; les données administratives concernant les miliciens sont conservées dans le deuxième bureau tandis que les militaires en retraite et les anciens combattants occupent le personnel du troisième bureau. Vu la quantité de documents à conserver, l'ensemble des dossiers ne peut pas être conservé à Evere. Une partie est entreposée à Kontich.

La maîtrise d'une telle masse de dossiers pose des problèmes: l'OCM reçoit chaque jour des centaines de demandes. Le simple fait d'identifier la demande, de retirer les dossiers et de les remettre en place après traitement exige l'intervention d'une trentaine de personnes.

Afin d'accélérer l'identification, les données sont enregistrées par ordinateur et l'on espère que d'ici quelques mois ce travail considérable portera ses fruits. Les nouvelles données enregistrées sur ordinateur sont mises sur microfiches, du type "COM". Ces fiches sont déjà largement utilisées à l'OCM. Pour se faire une idée du gain de place qu'elles permettent, disons qu'une seule microfiche - format d'une carte postale - peut contenir l'équivalent de 70 lignes de pages de listing. De plus, une telle fiche est nettement meilleur marché et beaucoup plus facile à utiliser.

Pour l'instant, l'OCM s'efforce de mettre les dossiers sur microfilms; à commencer par les 137.000 dossiers de la résistance armée. Il est probable que l'on traite de la même manière les dossiers relatifs aux anciens combattants de la guerre 1940 - 1945, dès cette année.

LES TACHES DES TROIS BUREAUX

Nous ne pouvons décrire de façon détaillée les nombreuses tâches attribuées à chaque bureau. Nous nous contenterons de les énumérer.

Le premier bureau dirigé par le commandant d'administration Thierie, s'occupe des dossiers relatifs aux militaires de carrière - officiers compris - qu'ils soient enregistrés manuellement ou de façon automatique. De plus, il s'occupe de l'immatriculation de tous les sous-officiers et des volontaires de carrière. Il délivre les cartes de réduction SNCV-SNCB pour les militaires de carrière, les gendarmes, les officiers de réserve et les sous-officiers. En 1976, il a délivré 50.000 cartes de réduction. Chaque année, il expédie 15.000 brevets de distinctions honorifiques.

Le deuxième bureau, dirigé par le capitaine d'administration Orbie, conserve la matricule des miliciens jusqu'à leur mise en congé définitif. Les services publics s'adressent régulièrement à ce bureau lorsqu'ils désirent connaître les prestations militaires de leur personnel. Ces prestations militaires ont toujours une influence sur l'ancienneté professionnelle. Le deuxième bureau intervient aussi parfois lorsqu'un individu entame une procédure pour être dispensé de service en raison du service déjà accompli par ses frères. Les droits relatifs aux indemnités de milice tombent également sous la compétence de ce bureau. Enfin, il a aussi un rôle à remplir dans le cadre des lois relatives à la sécurité sociale.

Le troisième bureau assure, sous la direction du capitaine d'administration Van Den Noortgaete et de son adjoint le sous-lieutenant De Groot, l'administration des "anciens". Dès qu'un militaire de carrière (non officier) quitte définitivement l'armée, aussitôt qu'un milicien est placé en congé définitif, l'administration de son dossier est confiée au troisième bureau. Dans ce cas également, la base administrative est la matricule.

Les renseignements relatifs aux années de guerre sont la cause de difficultés. Il est évident qu'au cours des années de guerre, on avait autre chose à faire que de s'occuper de la matricule.

L'on a heureusement pu par la suite faire appel à certains documents. On a ainsi pu mettre la main sur les cartes PK 1 de l'armée allemande concernant les prisonniers de guerre. Mais il ne s'agit pas là des seules sources. D'autres documents, conservés par des militaires et des services publics de cette époque ont fourni des informations précieuses pour la matricule. Il va de soi que ces renseignements ont aidé ces spécialistes aux multiples années d'expérience..

Les tâches principales du 3e bureau sont la rédaction d'extraits de la matricule, contenant un relevé des services de guerre et autres, qui entrent en ligne de compte pour le calcul des pensions, l'examen des demandes de cartes de réduction, la validation des services de combattants et la détermination de rentes de détention au cours de la deuxième guerre mondiale et de la guerre de Corée, de même que l'administration d'un certain nombre de statuts concernant la résistance armée, les prisonniers de guerre, services de guerre et de reconnaissance nationale, Forces belges en Grande-Bretagne, mobilisation, volontaires de guerre et évadés, Il y a encore la nomination aux grades de la résistance armée, la gestion des avantages pour les invalides de guerre, l'attribution de,distinctions honorifiques aux anciens combattants et aux résistants armés, l'attribution posthume de chevrons de blessures (pour les deux guerres mondiales et la Corée) et de distinctions honorifiques (accidents en service commandé), l'attribution de diplômes pour porte-étendards des associations patriotiques. Et nous en passons.

Vu le nombre d'ayants droit pour l'obtention du statut de mobilisés de 1939-40 (quelque 120.000 demandes), leur sort a été remis entre les mains du commandant d'administration Laine.

Les tâches du troisième bureau concernent le domaine de la reconnaissance nationale; le lecteur ne s'étonnera donc pas d'apprendre que le service doit faire face à des interventions quotidiennes émanant de groupements patriotiques et d'hommes politiques.

A côté de ces trois bureaux, l'Office Central de la Matricule compte un certain nombre de services de direction sous les ordres du commandant d'administration Van Den Berge, adjoint du directeur. Ils sont chargés de l'envoi et de la réception du courrier quotidien, du travail de dactylographie, de l'accueil des nombreux visiteurs, du secrétariat, de l'approvisionnement et de la réalisation de photocopies ainsi que de la mise sur microfilm de document. Les services de classement à Evere et à Kontich veillent à ce que l'Office Central de la Matricule puisse exécuter sa mission de manière satisfaisante.

La notion de service est la raison d'être de l'OCM. En quelque sorte, un service efficace qui fonctionne dans une atmosphère humaine et agréable.

E. B.

N° 286 - 1978

C'EST HITLER QUI A GAGNE LA GUERRE

Il y a quelques années, mon chef de bureau me disait déjà: "Dans cinquante ans, on glorifiera Hitler comme on a glorifié Napoléon et tu verras que, dans certaines villes, on lui élèvera des statues ..."

A l'époque, je me suis moqué de lui. Maintenant, je me demande s'il n'a pas tout à fait raison.

Dans le domaine international, en jetant un vague coup d'oeil sur la plupart des pays du monde, on se rend compte que le nombre de démocraties diminue de plus en plus et qu'il y a de plus en plus des camps de concentration dans lesquels sont détenus des milliers de prisonniers politiques,
Ce sont donc ses idées qui ont prévalu et qui prévaudront sans doute encore longtemps.

Dans le domaine national, on en est arrivé, tout doucement, à séparer les Wallons des Flamands. Dans quelques années, sans doute y aura-t-il deux états distincts et séparés, ce que la diplomatie allemande voulait d'ailleurs depuis la guerre de 1914-1918.

Dans le domaine "mentalité", il n'y a pas tellement longtemps qu'à LANGEMARK, 250 nostalgiques de l'hitlérisme ont défilé, drapeaux en tête. Le soir, on vendait des bustes de Hitler ... la déification commence.

Un bourgmestre CVP a d'ailleurs orné de son éloquence cette manifestation et on en est arrivé à cette aberration "Le Ministre de l'Intérieur de Belgique n'OSERAIT pas prendre des sanctions contre cet énergumène, nostalgique, sans doute, des fours crématoires.
Ce bourgmestre qui, pourtant a prêté serment de fidélité à l'Etat belge, qui touche un traitement et qui recevra une plantureuse pension de cet Etat! Mais nous n'en sommes plus à une entourloupette!

Ce qui est plus grave, pourtant, c'est le changement d'orientation qui s'opère sous nos yeux.

En Allemagne de l'Ouest, un spécialiste des questions d'éducation, Mr Dieter ROSSMAN, a fait remplir un questionnaire à 3.000 écoliers ouest-allemands ressort de cette étude que le Führer du IIIe Reich est considéré par les jeunes de 10 à 13 ans comme une sorte de superman doublé d'un comédien, mais un peu despote sur les bords.

Voici d'ailleurs quelques échantillons des réponses:

"Hitler? Un brave homme qui a lutté du bon côté. Aussi longtemps qu'il a dirigé l'Allemagne, la paix a régné. Il n'y avait pas de famine, la paix était stable et le chômage en régression. Sous sa direction, tout était bien organisé."
"Hitler a contribué à remettre l'Allemagne sur pied après la seconde guerre mondiale. Il est mort entre 1950 et 1955."
"Hitler fut un puissant politicien. Un jour, lorsque la guerre devint trop pénible pour lui, il se jette d'une falaise en compagnie de sa petite amie. Il a construit d'excellentes autoroutes qui ont permis d'acheminer rapidement les troupes sur le front; mais il n'a pas prévu que les Alliés utiliseraient ces mêmes autoroutes contre lui."

Tout ceci est grave, bien sûr, mais il y a encore plus grave!

Aujourd'hui, l'histoire concentrationnaire est remise en question, certains mettent en doute même son existence réelle. De plus en plus, il existe une littérature qui met en valeur les exploits des SS ... Il n'y a pas tellement longtemps, on a publié un livre intitulé: "Le mensonge d'Auschwitz".

Pourquoi un jeune, qui n'a pas vécu 40-45 mettrait-il en doute la parole de l'auteur? Et ce, d'autant plus que les véritables témoins de cet enfer sont morts, sont handicapés, deviennent de plus en plus vieux et disparaissent de plus en plus vite.

Il devient donc de plus en plus difficile de se faire une idée exacte de ce qui s'est réellement passé, C'est grave pour les générations futures …

C'est grave aussi, chez nous!

Lors de la manifestation de Langemark, la RTB était présente et nous a donné un compte-rendu de cette manifestation, pendant quelques minutes, au journal télévisé.
Chaque fois que des milliers d'anciens prisonniers de guerre se réunissent, on n'a jamais le temps de les faire passer sur le petit écran. Manque de télégénie, sans doute ... manque d'idées chocs.
On a désappris aux jeunes le sens du respect ... on se moque volontiers de ces vieilles badernes qui conservent, malgré tout, le sens du souvenir, qui restent fidèles à ceux qui sont morts pour ... la Patrie!

Comme l'écrivait Charles REBUFFAT, dans le journal "LE SOIR":
"Nous avons commencé à désapprendre la leçon des grands cimetières. Nous avons oublié de les préserver dans notre mémoire. Avec le souvenir qui s'en va, les fossoyeurs reviennent. Peut-être, ministres et citoyens, devrions-nous y réfléchir."

On a bien vu, au Fort de LONCIN, à quel point et avec quelle rapidité, les vautours arrivent,

Paul BIRON

Stalag IX C

N° 293 - 1978

LA CONVENTION DE GENEVE DE 1929 AU BANC D'EPREUVE

Au cours de la première guerre mondiale, les prisonniers de guerre alliés, entassés dans les camps allemands, jouissaient déjà d'une protection relative due à certains accords, mais en grande partie à la crainte de représailles à l'égard des militaires détenus par la partie adverse.

Dès 1910, les différents belligérants comprirent la nécessité de protéger leurs combattants tombés aux mains de l'ennemi et, dans ce but, codifièrent les règles qui, dans l'avenir, devraient régir non seulement les droits, mais aussi les devoirs des belligérants comme prisonniers de guerre. Le 27 juillet 1925, après bien des atermoiements, une conférence internationale réunissait les divers signataires et ratifiait, par une Convention dite de Genève, les décisions adoptées à l'unanimité par les participants.

EFFETS DE LA CONVENTION

En toute sincérité, il faut reconnaître qu'au cours du récent conflit, les prisonniers de guerre ont été protégés dans une certaine mesure pour autant que leur pays ait ratifié la convention.

Néanmoins, si nous considérons notre cas, par rapport aux prisonniers anglais et américains, nous devons reconnaître que les Allemands n'ont pu violer tant de fois la convention internationale que par suite de l'occupation totale de la Belgique et surtout parce que nos forces combattantes étaient minimes et ne détenaient pas de prisonniers allemands.

CONCEPTION ALLEMANDE

La mauvaise foi des Allemands leur faisait interpréter les conventions suivant une conception utile à leur cause; ils furent du reste encouragés dans cette voie par la collaboration rencontrée en Belgique et aussi par la certitude de l'impunité dans laquelle se complaisaient les dirigeants de la Wehrmacht et du parti.

ASPECT DES VIOLATIONS (dont ils se rendaient coupables)

Les Allemands ne respectèrent pas la convention internationale, non seulement en ce qui a trait à la nourriture ou au logement, mais aussi et surtout en ce qui concerne les conditions de travail. Des dizaines de milliers de prisonniers de guerre de tous pays furent employés dans l'industrie d'armement et à d'autre travaux similaires d'utilité militaire.

L'évasion, ce droit que possédait tout prisonnier de guerre, était rendu presque impossible malgré la liberté relative dont jouissaient certains prisonniers à certaines époques et dans certains secteur. Il suffit, pour s'en convaincre, de relever le texte français des affiches qu'ils apposèrent dans toutes les baraques et en vertu desquelles instructions, toutes sentinelles allemandes avaient le droit de nous considérer comme francs-tireurs.

L'EVASION N'EST PLUS UN SPORT ... Zones de mort

Le texte en question était ainsi libellé:

A tous les prisonniers de guerre.

"S'évader n'est plus un sport.

"L'Allemagne a toujours respecté la convention de La Haye et n'a infligé que des peines disciplinaires aux prisonniers de guerre repris.

"L'Allemagne s'en tiendra aussi à l'avenir aux règles du droit international.

"L'Angleterre, par contre, a étendu la guerre au-delà du combat loyal du front, jusque dans les pays occupés et même jusqu'aux frontières de l'Allemagne, en engageant des détachements de saboteurs et de terroristes.

"Dans un manuel de service anglais confidentiel tombé dans nos mains: "The Handbook of modern irregular Warfare" on peut lire: "Les temps où nous pouvions appliquer les règles de la compétition sportive sont passés. Maintenant chaque soldat doit être aussi un gangster et doit, si nécessaire, employer ses méthodes. La zone d'opération devrait toujours comprendre le pays de l'ennemi, tous les pays occupés et, dans certaines conditions, les pays neutres qu'il peut utiliser comme source de ravitaillement".

"Ainsi l'Angleterre a commencé la guerre des gangsters!

L'Allemagne protégera son arrière et tout particulièrement son industrie de guerre et les installations destinées au ravitaillement du front.

"Il a été créé à cet effet des zones interdites dites: Todeszonen (zones de mort) dans lesquelles toutes personnes non autorisées sont immédiatement abattues.

"Les prisonniers de guerre évadés qui pénètrent dans ces zones de mort y laisseront leur vie. Ils sont donc constamment menacés d'être pris pour des agents et des groupes terroristes ennemis. Aussi nous vous mettons en garde contre de nouvelles tentatives d'évasion. S'échapper des camps de prisonniers de guerre comporte maintenant un terrible danger. Les chances de s'en tirer avec la vie sauve sont à peu près nulles. Tous les détachements de police et de garde ont reçu l'ordre strict de faire immédiatement usage de leurs armes contre tout étranger qui se rendrait suspect sous quelque forme que ce soit.

S'évader n'est plus un sport. Comme on le voit, il ne pouvait subsister aucun doute dans l'esprit des prisonniers de guerre et l'intention des Allemands était nettement exprimée.

Elle fut du reste mise à exécution à de nombreuses reprises, notamment au cours des années 1944 et 1945.

Sous l'angle idéologique, une autre violation de la Convention internationale se manifeste dans la campagne de division entre les Belges, menée par les nazis dans nos camps: la libération anticipative des Flamands, les discours des "Pevenasse" et consors invitant les prisonniers de guerre à rallier les rangs des valets de l'ennemi. Ces manœuvres avaient échappé aux législateurs internationaux qui, en 1929, se figuraient avec naïveté que l'aspect idéologique d'une guerre s'arrêtait à la porte d'un camp de prisonniers.

En conclusion de cet exposé, nous devons reconnaître que la Convention de Genève, telle qu'elle a été conçue après l'autre guerre, a, été dépasséé par les événements du dernier conflit. Elle s'est effritée aux impératifs de la guerre totale et, dés lors, une révision de ses textes, basée sur les enseignements tirés de la captivité 1940-1945 s'imposait.

DEVOIRS DES P.G. ALLIES A L'EGARD DE LA JEUNE GENERATION L

Derrière les barbelés allemands, 7 millions de soldats alliés ont connu une longue et pénible captivité.

Ils ont compris le poids de la souffrance et de l'isolement, sans droit ni sans défense sous le joug ennemi. Leur devoir vis-à-vis de la jeunesse de leur pays consiste à évier dans l'avenir le retour à l'esclavage qu'ils ont connu.

Ce but est actuellement atteint, la révision de la Convention dite de Genève est terminée et la nouvelle convention précise le droit des prisonniers et les représailles auxquelles s'exposeraient les pays détenteurs qui ne respecteraient pas, à l'égard des militaires de la partie adverse tombés entre leurs mains, les règles imposées par le statut juridique des lois de la guerre en ce qui concerne les prisonniers militaires.

L'expérience du dernier conflit ayant démontré que ce ne sont pas les principes fondamentaux qui furent violés, les représentants des prisonniers de guerre se sont particulièrement attachés à faire prendre des dispositions règlant les plus petits détails.

A présent que nous avons pu ainsi aux côtés des prisonniers de guerre des autres nations apporter notre tribut à l'aboutissement d'une convention particulièrement humaine, il nous reste à formuler le vœu que la sagesse des hommes puisse faire en sorte que son application ne soit jamais nécessaire.

Source: "Livre d'or" de la FNAPG

Complétons les lignes qui précèdent en rappelant quelques points de l'histoire de la Convention de Genève.

Un essai de codification de la guerre (1864) amenait une première convention. Elle s'adressait aux militaires blessés mais pas encore aux prisonniers de guerre.

Par la suite, les puissances se sont préoccupées de la question. Elles voulurent dicter au monde leur formule de faire la guerre. Elles donnèrent ainsi une définition du combattant, puis celle du prisonnier de guerre: militaire capturé en uniforme ou mouvement de foule résistant à l'approche de l'ennemi.

En 1899, Nicolas II de Russie édicta une convention dans laquelle il est précisé qui a le droit d'être reconnu prisonnier de guerre. Les autres, ceux qui ne peuvent être considérés comme combattants sont laissés à la volonté des populations.

En 1907, à La Haye, un même règlement fut repris.

C'est en 1929 que le Comité International de la Croix-Rouge provoque ce que l'on a dénommé "La Convention de Genève relative au traitement des prisonniers de guerre".

Il est dit ci-avant comme elle fut appliquée par l'autorité allemande au cours du conflit de 1940-1945.

En 1949, fort de l'expérience de la guerre précédente, fut signée à Genève, une nouvelle convention. Elle codifie en quatre conventions les droits de la guerre. Celles-ci sont relatives respectivement aux blessés, aux naufragés, aux prisonniers de guerre et aux civils trouvant un territoire occupé.

En 1977, deux protocoles additionnels furent annexés à la Convention de 1949 toujours dans le but d'humaniser (si on peut parler ainsi) la guerre.

Aujourd'hui, que la plupart des armées recrutent des femmes, celles-ci, fatalement, risquent d'être prisonniers de guerre.

Le cas de femmes prisonnières de guerre avait déjà été prévu par la Convention du 27 juillet 1929. Elle disait en son article 3: "Les prisonniers de guerre ont droit au respect de leur personnalité et de leur honneur. Les femmes seront traitées avec tous les égards dûs à leur sexe.".

Voyons ce que dit à ce sujet notre ami G. Paulus, ancien du Stalag I A.

La Convention de Genève du 12 août 1949, dans son article 14 a précisé davantage en disant: "Les femmes doivent être traitées avec tous les égards dus à leur sexe et bénéficier en tous cas d'un traitement aussi favorable que celui qui est accordé aux hommes".

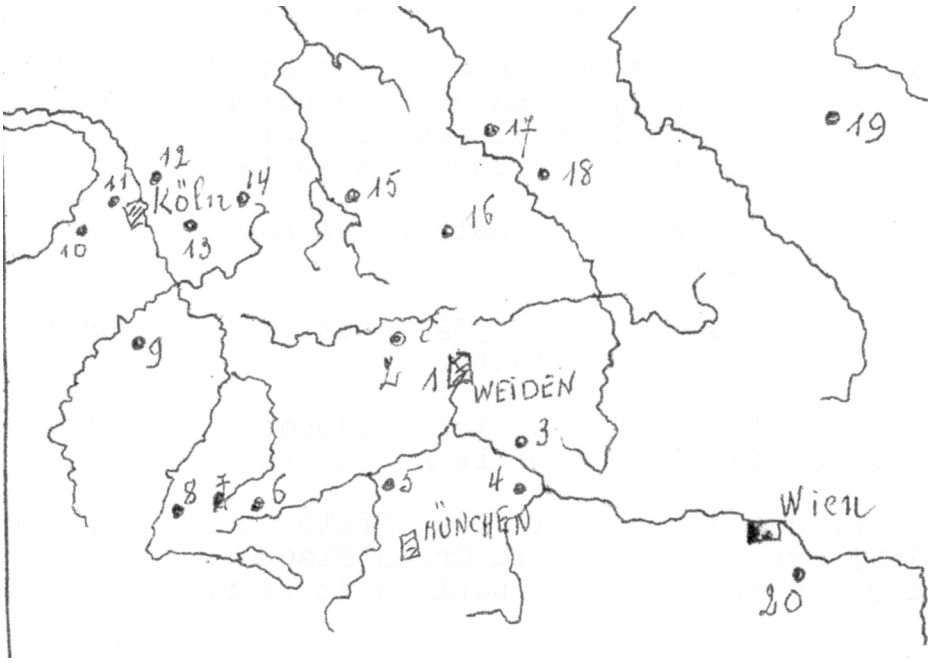
Parce que la notion "d'égards" est imprécise, c'est bien l'égalité de traitement avec les prisonniers masculins qui est maintenant à la base du régime accordé aux prisonnières. Cependant trois notions doivent à leur sujet être prises en considération. La notion de la faiblesse qui doit influer sur les conditions de travail (v. art. 49 et suivants) et éventuellement sur l' alimentation.

La notion d'honneur et de pudeur: les prisonnières doivent être protégées contre le viol, la prostitution forcée et tout attentat à la pudeur. La séparation des hommes et des femmes (dortoirs) est prescrite par l'art. 25. L'article 29 prévoit des installations hygiéniques différentes. Les art. 97 et 108, prévoient des locaux de détention distincts et une surveillance par des femmes.

Les prisonnières sont également défendues contre les injures et curiosité publique par l'art. 13 al. 2, contre les attentats à la pudeur notamment lors des interrogatoires par l'art. 17 et dans le cas où l'habillement laisserait fortement à désirer par l'art. 27.

Un traitement spécial doit être réservé aux femmes en cas de grossesse; elles doivent faire l'objet d'égards particuliers en cas d'accouchement et en ce qui concerne les soins à donner à leur enfant, ce qui constitue une troisième notion, non la moins importante.

COMBIEN Y A-T-IL DE WEIDEN EN ALLEMAGNE?



Il y a exactement 20 localités qui portent le nom de WEIDEN. Ce sont des communes à l'exception de WEIDEN dans l'Oberphalz (Haut-Palatinat) qui a le statut de ville.

Ces localités sont:

1. la ville de WEIDEN (Opf)
2. Weiden b. Lichtenfels
3. Weiden près de Ragen
4. Weiden près de Passau
5. Weiden près de Danauwörth
6. Weiden près de Sigmaringen
7. Weiden près de Horb sur le Neckar
8. Weiden dans la Forêt Noire
9. Weiden près de Idar-Oberstein
10. Weiden près d'Aachen
11. Weiden près de Köln
12. Weiden à Bergischen
13. Weiden près de Bonn
14. Weiden près de Siegen
15. Weiden sur le Werra
16. Weiden près de Weimar
17. Weiden près de Dessau
18. Weiden près de Wittenberg
19. Weiden près de Gnesen
20. Weiden sur Neusieder See

Rappelons que le siège du Stalag XIII B se trouvait à Weiden (Opf).

N° 301 - 1979

LESSIVER EN CAPTIVITE!

Combien aujourd'hui, nous, anciens P.G., nous serions malheureux si, un jour, exceptionnellement, nous nous trouvions dans l'obligation de blanchir notre linge! Et cependant, pendant cinq années, n'avons-nous pas dû, dans des circonstances exceptionnelles et ne disposant que de moyens réduits et toujours de fortune, entretenir notre linge, c'est-à-dire le lessiver, le repasser (!), le réparer.

Parfois, aujourd'hui encore, j'y pense et j'essaie de me remémorer comment j'ai pu, tout au long des années de ma captivité, rester propre.

A NUREMBERG-LANGWASSER l'eau ne manquait pas. Il ne fallait pas parler d'eau chaude mais les robinets installés dans le camp permettaient, à tour de rôle, de tremper le linge, de le savonner - du moins celui qui possédait encore un peu de sunlight - de le décrasser et, sous surveillance constante de crainte de le voir disparaître, de le mettre sécher.

C'était un début. L'entretien du linge se fit par la suite sous des formes diverses en fonction des kommandos de travail.

Au camp de GRAFENWÖHR - camp de baraques clôturé par de hauts barbelés nous disposions d'un lavoir - Waschraum - permettant la lessive - sans eau chaude - après journée ou les dimanches qui n'étaient pas réservés au travail.

A la cantine militaire, en payant en "Lagermark", il y avait possibilité de se procurer un peu de "Waschpulver", poudre détergente d'une qualité de guerre qui nous aidait quelque peu dans notre travail ménager.

Hélas, après quelques semaines, une invasion de poux prit possession du kommando. Ces poux voraces vous forçaient à vous gratter à sang coulant. Le blanchissage à l'eau froide était totalement insuffisant pour éliminer ces petites bestioles qui s'infiltraient partout et tout particulièrement dans les coutures où elles se dissimulaient.

Il fallait absolument faire bouillir le linge pour tenter d'en être débarrassé. Comment? Déjà, des seaux à choucroute avaient été récupérés dans les cuisines militaires voisines du kommando. On en avait fait des récipients à "rabiot" mais aussi des cuves à porter le linge à ébullition. Certes, on ne bénéficiait pas de charbon mais, chaque soir, on rentrait du travail avec un ou deux fagots de bois collectés dans le champ de tir ou sur les chantiers.

Les circonstances de la captivité me firent voyager de kommando en kommando.

En août 1941, en pleine période de la moisson, j'échouai dans une ferme au village d'OBERSDORF juché sur les hauteurs de l'Osmarkstrasse.

Période de la moisson, disais-je, cela veut dire début du travail à six heures pour le voir s'achever vers 21 heures et parfois plus tardivement encore.

Oh, si seulement la fermière - ou sa fille - avait voulu assurer le blanchissage de nos "niquettes". Hélas... Hélas.., elles étaient totalement préoccupées par les travaux des champs, le reste n'avait nulle importance.

Il ne restait au pauvre prisonnier que le dimanche après-midi, après avoir fourré le bétail matin et midi, pour tenter de s'entretenir, c'est-à-dire prendre des ablutions bien nécessaires - inutile de vous décrire comment - de se raser - s'il disposait encore de lames tranchantes - et de lessiver son linge.

Cela dura trois mois, le temps de la moisson. Le 1er novembre 1941, Raus Raus... alors qu'une couche épaisse de neige recouvrait déjà la contrée, à trois, trois camarades du même régiment, Le 23 A, ce fut le départ pour où... KRUMMENNAAB et sa fabrique d'articles en porcelaine.

Changement de kommando, changement de régime. Déjà, là-bas, une indigène se chargeait du blanchissage du linge moyennant paiement. Oh, ce n'était pas du travail de blanchisseuse, c'eut d'ailleurs été impossible si on veut se souvenir que le linge - chemises, caleçons - provenait d'une fabrication en coton-ertsatz, c'est-à-dire au moyen de fibre de laine de bois. Sa structure ne permettait pas un repassage; Ceci Simplifiait le travail de la préposée.

Après trois mois de boulot dans cette "Porzellanfabrik", trois "Schwerarbeiter" devaient faire place à six services légers en instance de rapatriement comme D.U. Ce furent les mêmes trois du 23 A qui voguèrent vers l'inconnu pour trouver un tout autre genre de travail, celui que leur réservait la "Deutschreichbahn" en gare de WEIDEN (Opf).

Il s'agissait de décharger à longueur de journée des wagons de charbon pour constituer une réserve destinée à l'alimentation des locomotives des convois en partance ou de passage vers la Russie.

Qui dit charbon, dit poussière et quelle poussière! Vous vous rendez tout de suite compte de l'état de notre linge à la fin d'une journée de travail. Heureusement là-bas on disposait d'eau chaude. Cette circonstance avec la "complicité" de la "célèbre"Waschpulver", vous permettait de blanchir vos "dessous", disons, honnêtement.

Nos pérégrinations n'étaient pas terminées. En juillet 1942, le 14 exactement, jour de la Fête nationale française, l'autorité allemande supprima le kommando de WEIDEN-GARE et répartit ses pensionnaires vers divers autres kommandos de travail. Je fus le dernier à quitter ce lieu qui ne me laissait aucun bon souvenir pour échouer, à nouveau, dans une ferme, cette fois au FICHTELGEBIRGE.

Comble de satisfaction, là-bas, mon linge était entretenu par la belle-soeur du fermier. C'était trop beau pour durer, En février de l'année suivante, au retour d'un travail au village voisin, une sentinelle m'attendait et, à nouveau, sans explication, Raus... Raus... Pour où? Je l'appris en échouant à SPEINSHARD à nouveau dans une ferme où la propreté était loin de régner en maîtresse. Là-bas, le KGF 46363 était à nouveau livré à lui-même pour ses soins personnels. De ces "Schleus", il ne devait rien espérer car, pour eux, s'entretenir était le moindre de leurs soucis.

J'ai encore en mémoire la journée du 19 mars 1943. La Saint-Joseph était pour les indigènes catholiques un jour férié. Il est à remarquer que le village était entièrement de religion catholique alors que le village voisin, situé à quelque 5 Km, était entièrement de religion protestante.

A la ferme, ce jour de la St-Joseph, on ne faisait comme boulot que le strict nécessaire. Les habitants ne manquaient pas d'assister au "Kloster" à un office religieux.

Si mes souvenirs sont fidèles, Saint Joseph était le prntpcteur du bétail. Il fallait solliciter son intervention pour que bêtes à cornes et autres restent en bonne santé et donnent un rendement maximum. C' est ainsi que pendant que mes "patrons" se livraient à leurs dévotions, je me mis, après avoir fait chauffer l'eau nécessaire sur la cuisinière, à faire ma lessive en plein air. Ne fallait-il pas profiter de toutes les circonstances? En effet, jamais on ne vous aurait offert une heure de liberté.

Mon séjour en ce kommando fut plus que court. Quelques semaines après mon arrivée ce fut mon transfert à l'infirmerie du camp central de WEIDEN (Opf).

(Stalag XIII B

STALAGS ET OFLAGS

Que de fois avons-nous prononcé ces mots, depuis bientôt 40 ans. Pendant boute notre captivité d'abord, mais encore maintenant: si nous rencontrons un P.G., inconnu, n'est-ce pas la première question qui nous vient tout naturellement aux lèvres: "Dans quel Stalag étais-tu?"

Mais que signifiait cette appellation "Stalag - Oflag"?

Ces mots allaient pendant cinq ans être constamment sur nos lèvres, ils allaient constituer notre monde, notre séjour, et revêtir une telle importance qu'encore aujourd'hui nous sommes tentés de les écrire avec une majuscule. (Note du collationneur: dans la langue allemande, les noms communs sont écrits avec un majuscule)

N'estimez-vous pas, mes amis, qu'il serait peut-être opportun de revoir ensemble la signification de ces mots?

Vous savez tous que Oflag est l'abréviation de "Officier Lager", soit camps pour officiers. D'autre part, ce que nous savons moins c'est que Stalag est l'abréviation de "Stammlager". Stamm signifie en allemand tronc, souche racine. Composé avec un autre mot, il peut signifier "principal", par opposition à

accessoire. Stammhaus veut dire branche principale d'une famille. On peut supposer, ici, qu'on a voulu donner à Stammlager la signification de camp principal par opposition aux commandos dont certains étaient de véritables camps.

Viennent ensuite d'autres dénominations moins connues, car plus rarement utilisées:

DULAG: Durchgangslager, soit camps intermédiaires, de passage ou de triage (ce fut le cas pour Dortmund et Hemer). Bien connus des camarades du 4e Lanciers

LUFTLAGER: réservés aux aviateurs.

MARLAG: Marine Lager, camps destinés aux marins capturés en mer. (Les Allemands y enfermèrent les marins des marines de guerre mais aussi les membres des diverses marines marchandes, dont les bateaux étaient coulés par les sous-marins).

STRAFAGER: Camps de représailles ou de discipline. Ces camps étaient numérotés de 300 à 399. A titre d'exemple, citons le tristement célèbre camp de Rawa Ruska qui portait le numéro 325.

FRONTSTALAG: Stalag proche du front et situé en dehors du territoire allemand ou autrichien. Ils servaient à rassembler les P.G., avant leur envoi en Allemagne. Ces camps portaient un numéro situé entre 200 et 299 qui était précédé de la lettre F (le F 204 était situé à Amiens en France).

LE FURETEUR (Le Mirador Nivellois)

N° 308 - 1980

LE REGIME DU CAMP N.N. D'EXTERMINATION DE FLOSSENBURG

Le camp de FLOSSENBURG a été créé en 1938 pour les prisonniers de droit commun. Il est situé en Bavière au Nord-Est de Weiden, à quelques kilomètres de la frontière Tchécoslovaque.

Le camp avait une capacité normale de 4.000 personnes mais du fait de la concentration au camp de kommandos extérieurs, l'effectif s'éleva en 1945 à 16.000. Le commandement allemand tenta d'évacuer le camp au moment de l'arrivée américaine. Les colonnes de déportés furent en grande partie sauvagement massacrées en cours de route par leurs gardiens SS. 5.000 déportés environ périrent au cours de ce transport, 7.000 furent délivrés par les troupes américaines, ainsi que 1.630 autres déportés qui étaient restés au camp, 112 français étaient présents au camp à la libération.

Les kommandos extérieurs principaux étaient HERSBRUCK - MULSEN - ZURICKAU - LANGENFELD et FLOHA.

Les travaux effectués par les internés consistaient en travaux de carrière, chantiers de terrassement, tissage (pour les invalides et surtout l'usine de montage d'avions Messerschmidt (4.000 travailleurs).

Régime du camp. Il est le même que dans les autres camps de concentration. L'Administration est entre les mains des SS, mais la surveillance est confiée aux détenus de droit commun (CAPOS) qui ont droit de vie et de mort sur les détenus. L'horaire de travail est le suivant: (kommandos d'Hersbruck) réveil à 3h30 - 3 Km à faire à pied, retour vers 20h, appel jusqu'à 22h30 ou 23h, en un mot 3 ou 4 heures de sommeil.

Installation. Elle est nettement insuffisante pour l'effectif; 500 à 600 hommes par baraque de 14 m sur 7 m - 5 hommes par lit de 2 m sur 0,90 m - Les typhiques et les tuberculeux sont mêlés aux autres détenus, 3 latrines pour 1.100 personnes, conduites et ramenées à heures fixes à coups de bâton. La nourriture est calculée pour amener la mort lente par la faim (200 gr de pain et 1 litre de soupe au rutabaga par jour - Dans les derniers temps, une poignée d'avoine.

Aucune possibilité à partir de novembre 1944, de se laver, se doucher ou de changer de linge. L'encombrement est tel que les déportés couchent dans les allées, les lavabos et même les W-C.

Etat sanitaire. Le camp fut ravagé par une épidémie de typhus et par la dysenterie, Le typhus sévissait encore au moment de l'arrivée des troupes américaines. Aucune mesure d'hygiène ou de prévention ne fut prise par les services sanitaires allemands.

La mortalité s'élevait, d'après des médecins prisonniers politiques pour le camp de Flossenburg à 88 % de l'effectif.

Procédés d'extermination. En dehors des morts par maladie ou épidémies à la suite des travaux épuisants et de l'alimentation insuffisante, les Allemands exécutèrent les malades ou infirmes par piqûres à l'essence.

Des tortures sont pratiquées dans une cave par la Gestapo du camp (procédé de désarticulation des membres).

Le procédé ordinaire d'exécution est la pendaison (pendaison lente par strangulation et non par rupture des vertèbres cervicales). Les suppliciés sont auparavant dévêtus et flagellés (hommes et femmes).

Beaucoup de morts à la suite des coups reçus des mains des "CAPOS" (25 à 50 coups de "Schlague" sont une correction fréquente).

Les médecins allemands du camp se sont livrés à des opérations fantaisistes à titre d'expérience sur les Prisonniers Politiques. La mortalité était de 8 sur 10 des sujets traités.

Le Four Crématoire était insuffisant dans les derniers temps pour assurer l'incinération des cadavres. La morgue était trop petite pour contenir les cadavres (40 par jour en moyenne), les latrines servaient donc à l'usage de morgue et, outre le four crématoire, deux bûchers étaient allumés où les cadavres brûlaient à l'air libre.

En janvier 1945, il y eut 3.000 morts dans le mois.

Les noms des criminels qui ont été relevés dans les dépositions recueillies, à propos de certains d'entre eux, il n'a pas été possible de relever d'autre faits à charge que leur qualité de chef ou de gardien SS au camp d'extermination de Flossenburg. Ils partagent à un degré plus ou moins grand la responsabilité des crimes commis dans le camp

Comme le docteur Alain LEGEAIS l'avait déclaré, le camp de Flossenburg était un camp de concentration de catégorie 3, c'est-à-dire "NACHT und NEBEL" (NUIT et BROUILLARD), ce qui signifie, privation de tout.

La cheminée du four crématoire du camp de Flossenburg atteste le nombre de 73.296 morts.

SEPTANTE TROIS MILLE DEUX CENT NONANTE SIX MORTS

Un autre récit doit être mentionné, c'était la veille de la NOEL 1944, alors que les prisonniers songeaient et méditaient en pensant et, espérant la délivrance, les Allemands pendirent cinq malheurureux, illuminèrent ce spectacle en jouant de la musique. Ceci a laissé une profonde émotion parmi les rescapés.

N° 317 - 1981

APPEL

aux Prisonniers de Guerre français et belges.

Prisonniers de guerre,

Le sort de la guerre, la faute des déclarants de la guerre et la puissance du Reich vous ont amenés en captivité. Chacun de vous autres, en ce temps, où le Reich se bat pour la conservation de l'Europe et pour sa civilisation, doit savoir ce qui suit:

Le peuple allemand n'a contre vous aucune haine ni sentiments de revanche.

La guerre pourtant dure encore, les lois martiales doivent être en vigueur. Ces lois demandent de l'ordre, de la dureté et de la discipline.

C'est de cette claire logique que résulte ce qui suit:

Celui qui se montre sage, discipliné et assidu ne doit pas seulement s'attendre à un traitement correct, mais aussi honnête. Les prisonniers de guerre refusant le travail seront punis pour indiscipline suivant les termes du règlement en vigueur pour l'armée allemande et déplacés dans un camp se trouvant dans le territoire occupé de l'Est.

Un bon rendement de travail et une bonne conduite pourront entraîner des améliorations supplémentaires.

L'Allemagne combattant pour l'existence de l'Europe, celui qui montrera une mauvaise volonté subira le traitement mérité. Le Reich ne souffrira pas que pendant cette lutte fatale de l'Europe des paresseux et des fainéants, des saboteurs et des ennemis prolongent la guerre. **Ce principe se rapporte aussi aux prisonniers de guerre.**

Prisonniers de guerre, la manière dont vous serez traités et tenus dépend de vous mêmes. C'est aussi de vous autres que dépend la réalisation de votre espoir de revoir vos familles bientôt et en bonne santé.

Le Reich ne combat pas contre vous autres, mais pour l'Europe. Ce combat pourtant exige un ordre martial et par conséquent des lois martiales et des mesures de guerre.

Songez-y dans votre conduite et dans vos actions!

Le Reich continuera cette marche jusqu'à la victoire définitive.

C'est de la victoire allemande que dépend votre sort.

Le Directeur général pour le Travail

Berlin, le 13 avril 1942.

signé Fritz Sauckel.

N° 323 - 324 - 325 - 1981

STALAG

Ce mot a pour beaucoup, aujourd'hui, une consonance barbare. Que veut-il dire? A quelle langue appartient-il? Faites votre petite enquête personnelle. Voyez dans votre entourage. Interrogez. STALAG mot familier à vos oreilles d'anciens captifs, synonyme pour vous de peines et de souffrances, que représente-t-il pour beaucoup? C'est bien simple, à part dans les familles ou un père, un fils, un parent proche a connu la captivité en territoire allemand, ailleurs le mot STALAG est inconnu.

Certains ont pu, dans les années qui ont suivi la guerre, en avoir une idée par les récits ou la projection de quelques films relatant avec plus ou moins d'exactitude, la vie du P.G., à l'intérieur des camps. (Nous pensons au film STALAG XVII, par exemple).

A. - D'où vient le mot STALAG?

B. - Comment y vivait-on?

C. - Quelle était leur action?

A. - D'où vient le mot STALAG?

A ces trois questions, nous voudrions brièvement répondre sans vouloir nous assurer l'exactitude parfaite, sachant que d'autres camarades ont peut-être des vues différentes des nôtres.

Dès à présent, disons que nous accueillerons avec plaisir toutes les informations complémentaires qui nous seraient adressées.

D'où vient le mot STALAG? D'après Pierre Gascar, auteur français, c'est une abréviation de "STAMLAGER", camp pour hommes de troupe par opposition à "OFFIZIERLAGER", camp pour officiers.

L'Allemagne comptait quelque 56 Stalags contre 14 Oflags. Ils étaient répartis sur tout son territoire. Il existait aussi quelques "Frontstalags". Ils furent tous créés en France dans la zone frontière. Ils disparurent rapidement.

Les stalags étaient répartis suivant la numérotation des arrondissements militaires.

Un Stalag était constitué d'un camp central où se faisait l'immatriculation et où se tenait toute l'administration d'un territoire sur lequel était réparti en cellules, plus ou moins importantes appelées "kommandos", un ensemble de prisonniers de guerre appartenant à diverses nationalités.

B.- Comment vivait-on au camp central?

En 1940, les Stalags accueillirent des contingents formidables de P.G. venus du front de l'Ouest. Il était à penser que cet afflux n'était pas une surprise pour les Allemands tant leur organisation était bien mise au point.

C'est par la route, en trains, en chalands que, dès la capitulation de l'Armée belge, les P.G. arrivèrent par milliers dans le Grand Reich. Ils furent rassemblés dans des camps qui devinrent les sièges de Stalags. Ces camps, souvent immenses, étaient composés soit de tentes, soit de baraques, soit des deux. Ils ne furent généralement pas conçus - du moins les premiers - pour recevoir des prisonniers de guerre.

C'était parfois des emplacements très vastes qui servaient à des rassemblements de masses pour des congrès ou autres manifestations politiques ou culturelles.

Le matériel de base existait (tentes - baraques - toilettes - distribution d'eau - équipement des cuisines), il avait suffi de procéder à l'installation de clôtures doubles en barbelés avec aménagement de chevaux de frises et la construction de miradors pour que l'enceinte soit parfaite du moins pour empêcher les évasions.

Les portes étaient constituées de pièces de bois massives entre lesquelles des fils de fer barbelés étaient tendus.

Un réseau de haut-parleurs complétait l'installation.

A environ 2,50 m du réseau des clôtures en barbelés courraient à 50 ou 60 cm du sol, un ou deux fils de fer tendus sur des piquets et ménageant ainsi une zone dite neutre dans laquelle il était interdit de pénétrer. Les sentinelles, placées dans les miradors, avaient ordre de tirer sans sommation sur ceux qui enfreignaient cette limite.

Les baraques étaient souvent groupées par quatre pour constituer un "block". Il arrivait cependant que ces "blocks" comprennent plus de quatre baraques. Chaque "block" était séparé de son voisin par des barbelés. En agissant ainsi, les Allemands n'avaient qu'un but: morceler la masse des prisonniers et éviter que certaines vagues de mécontentement ne déferlent sur le camp.

Chaque siège de Stalag avait sa baraque disciplinaire, compagnie disciplinaire et son cachot.

Un certain espace était laissé entre les baraques; cette surface était plus ou moins grande suivant les possibilités et le développement pris par le camp.

Généralement les latrines étaient constituées de simples feuillées, fosses plus ou moins profondes surmontée d'une barre en bois (siège) reposant sur deux piquets.

Le camp était toujours divisé un deux grandes parties: l'avant-camp et le camp proprement dit.

Dans l'avant-camp se trouvaient réunis les différents services de l'administration du camp: Bureau de travail des P.G., Bureau de la Population des P.G., Correspondance, Censure, Comptabilité, Magasins (habillement - matériel), etc.

La nuit, de puissants projecteurs mobiles balayaient de leurs rayons l'ensemble du camp ou s'arrêtaient en un point d'une zone suspecte.

En plus des projecteurs, un éclairage permanent (sauf en cas d'alerte aérienne) éclairait la zone des clôtures.

Outre les sentinelles placées dans les miradors, d'autres faisaient la ronde autour des barbelés. Elles étaient souvent accompagnées de chiens policiers (bergers allemands).

Un P.G. était généralement désigné comme chef de baraque.

Dans la partie centrale du camp, un bassin, vaste réservoir d'eau était aménagé. Il était destiné, le cas échéant, à pouvoir lutter contre les incendies.

Dans chaque camp, un corps de pompiers avait été mis sur pied. Il s'agissait de P.G. qui disposaient d'un matériel assez sommaire de lutte contre le feu (pelles - pioches pompes à main). Ces pompiers faisaient périodiquement des répétitions d'extinction de feux.

Les camps servirent tout d'abord à la centralisation des P.G. et à leur immatriculation. Celle-ci s'est faite dans les meilleures conditions administratives (trois exemplaires plus une fiche personnelle d'immatriculation).

Un des exemplaires était destiné à Berlin (Ministère), un autre à la Croix-Rouge, à Genève et le troisième restait au camp.

La carte personnelle comportait outre les divers renseignements d'identité civiles des indications sur la situation militaire du P.G. (Régiment, Compagnie, Batterie, lieu de la captivité et date, etc.) et les empreintes digitales du P.G. Une photographie faite tête nue et cheveux souvent tondus complétait la carte personnelle.

Avant de passer à l'immatriculation, le P.G. restait un temps plus ou moins long dans le camp. C'était une période d'attente, d'incertitude, de cafard, de "bouthéons" et aussi de faim.

Une fois immatriculé, le P.G. ne restait plus au camp central, il était dirigé vers un kommando de travail (agriculture, industrie, chantiers de construction, travaux routiers, chemin de fer, fermes de Kommandantur, etc.).

Les départs en kommando se faisait par groupes de 10 à 50 hommes.

Les baraques

Les baraques étaient construites sur un même modèle. Elles n'avaient pas d'étage et souvent divisées en trois ou quatre chambres.

L'intérieur des chambres n'avait rien de luxueux. Le mobilier, très simple, véritable mobilier de caserne, comportait des lits à trois niveaux, une table ou deux, des bancs ou tabourets. Dans le centre de la chambre, un poêle. Il fallait souvent employer le "système D" pour l'alimenter en combustible.

La couchette (châlit) avec son sac fourré de paille, foin, copeaux, déchets de papier était le domaine suprême du P.G. C'est là qu'il couchait, astiquait, contait, écrivait, mangeait, méditait. Certains trouvaient même le moyen de pendre, à la paroi située derrière leur tête, quelques souvenirs de famille: une photo d'épouse, d'enfants, de parents aimés.

Souvent aussi, une corde allait de la tête aux pieds. Elle permettait de mettre sécher le petit linge.

La nourriture

La nourriture au stalag était toujours déficitaire. Au meilleur temps, la ration journalière était la suivante: 35,71 gr de viande, 332;14 gr de pain, 31,14 gr de graisse, 25 gr de sucre, 25 gr de confiture, 5,3 gr de pâte, 11,60 gr de pâte pour allonger le potage, 4,4 gr de fromage, 4,4 gr de fromage blanc, 4,4 gr de fécule, 9 gr de café-ersatz.

Théoriquement, une même ration était distribuée aux hommes des hôpitaux et infirmeries.

A la fin des hostilités, cette ration cependant bien maigre, fut encore réduite. Nous avons même connu - ce fut le cas au XIII B - le cas où le pain fut remplacé par deux ou trois pommes de terre en robe des champs...

La distribution de la nourriture constituait une opération très délicate incombant au chef de chambrée. Couper la boule de pain en cinq parties égales relevait des sciences mathématiques. Personne ne devait être lésé. Nous avons vu des chefs de chambrée calculer la ration de chacun en s'aidant d'une "balance" constituée d'un cintre à vêtements et de deux cordes supportant des plateaux en carton!

La distribution du potage (mixture toujours infecte) posait des problèmes aussi cruciaux. La ration en quantité et en qualité devait être donnée à chacun. Pas de favoritisme! Nous nous souvenons d'un camp où le responsable à la distribution du potage ne pouvait voir à qui il remplissait l'écuelle. Une planche verticale lui cachait la vue. Seuls, ses deux bras et la louche dépassaient!

Douches - Lessive - Désinfection

Le camp disposait d'une installation de bains-douches. L'eau y était plus ou moins chaude - souvent plus froide que chaude par suite de la pénurie de combustible. Il y avait une vingtaine de douches. Quarante hommes devaient simultanément s'y présenter. C'était toujours la grande bataille pour pouvoir se mouiller au filet d'eau, sans pression, qui voulait bien s'écouler.

Le spectacle de ces hommes nus, à la carcasse amaigrie, n'était pas beau à voir... sauf pour certains nazis que cette vue réjouissait!

Le savon, très rare, était de qualité médiocre.

La lessive, on la faisait à la manière des lavandières - planche - brosse - roulé/déroulé, rinçage. Suivant sa nationalité chaque prisonnier adoptait un ou l'autre système selon ce qu'il avait vu faire dans son pays. Les barbelés servaient de séchoir. On pouvait y étendre le linge et ainsi permettre au vent de souffler dessus à 100 % ce qui assurait un séchage rapide. La chose fut cependant rapidement interdite sous prétexte que les sentinelles pouvaient avoir la vue cachée - ce qui aurait pu favoriser les évasions - ou que des communications étaient faites par "panneaux d'identification" avec l'aviation amie!

Le linge séchait aussi - sans blanchir - a l'intérieur des chambrées.

Le spectacle de ces loques suspendues à des cordes directement en dessous de toit de la baraque n'était pas joli, joli ... Il ressemblait au séchoir d'une fabrique de torchons où l'on sèche les éléments destinés à réaliser les torchons, lavettes, etc.

Un service de désinfection existait dans chaque camp. C'était généralement une étuve de campagne où tout entrait et sortait souvent réduit de volume!

Pendant que les vêtements passaient à l'étuve, le P.G. devait se soumettre à la douche et se frotter les parties poilues du corps avec une mixture à base de pétrole… On restait ainsi tout nu généralement plusieurs heures. Personnellement, nous avons passé une nuit entière dans cette situation Dans un local où les P.G. étaient entassés et où ils devaient rester debout. S'asseoir au sol et encore moins se coucher était impossible par suite du manque de place.

La maladie

La maladie était le triste sort du prisonnier de guerre. Mal nourri, mal vêtu, mal logé il ne pouvait en être autrement.

Suivant l'importance du Stalag, une infirmerie soignait non seulement les hommes de permanence au camp central mais aussi ceux du district comme d'autres de kommandos plus éloignés du camp y envoyés par ordre de médecins civils allemands.

Les soins étaient donnés par des médecins alliés sous contrôle de médecins et infirmiers allemands. Le personnel de soins allié était généralement très dévoué. Il faisait tout son possible avec les moyens du bord. A l'infirmerie, la ration journalière de nourriture était celle du travailleur léger (une demie gamelle d'un liquide plus ou moins jaunâtre et saccharisé appelé "Thé", une louche de soupe de qualité médiocre et un cinquième de pain militaire.

Pour un ensemble de Stalags, il existait un hôpital pour prisonniers de guerre où étaient envoyés les cas considérés comme graves. La ration alimentaire y était la même qu'à l'infirmerie ce qui, on le conçoit, pour les cas de maladies graves ou d'opérations était notoirement insuffisant.

L'administration

Au camp restait en permanence un certain nombre de prisonniers pour l'organisation de la vie du Stalag. C'est au camp que se faisait toute l'administration, une administration très bien organisée dans ses principes. Ceux-ci furent cependant parfois bousculés!

Par le camp repassaient les rapatriables (malades - relèves chez les Français, etc.) Ils y séjournaient quelque temps en attendant le convoi qui devait les ramener dans leur patrie. Ce délai était parfois de six mois, pour les Belges en attendant un train sanitaire. Ce retard dans les rapatriements était souvent la cause du décès de grands malades.

Les loisirs

C'est un peu "pompeux" de parler de loisirs... Au camp, les jours les plus pénibles étaient les dimanches. Le dimanche, le mouvement des entrées et des sorties - ce qui faisait toute la vie du camp - y était nul. C'est alors que l'on pensa à meubler cette journée. Comment? Par l'organisation de loisirs... Souvent, dans une partie de baraque, on montait une "salle de spectacles". L'ingéniosité des uns, le talent des autres permirent de présenter, toujours avec les moyens de fortune et en adoptant le Système D, des représentations variées souvent de bonne classe.

Des petits malins avaient même organisé des courses de chevaux avec paris mutuels! Elles rencontrèrent le succès.

A la rentrée dans sa baraque, le P.G. subissait une visite corporelle.

Comme le P.G. était toujours sous la menace d'une de ces visites, rares furent les fois où nos fouilles trouvèrent de objets prohibés ou des documents pouvant les intéresser. Toutes les précautions étaient prises pour "planquer" les objets et documents défendus.

C.- Leur action

Le travail

Chaque jour, les "travailleurs" - c'est-à-dire les P.G. attachés à l'administration du camp, passaient dans l'avant-camp où se trouvaient les bureaux, magasins, ateliers.

Quelques-uns allaient travailler en dehors du camp soit chez des particuliers, soit dans des établissements militaires ou pour l'exécution de corvées municipales.

Les hommes de passage, malades, exempts, réformés (D.U.) en instance de mutation en kommando ou de rapatriement restaient au camp où ils vivaient inactifs (ce qui est toujours pénible) ou se livraient à quelques corvées (patates, entretien, etc.).

Les permanents au camp sortaient peu. Parfois était autorisée le dimanche une promenade dans les environs immédiats du camp. Cette promenade se faisait toujours sous la conduite et la garde de sentinelles en armes.

Pour se "détendre", les "permanents" n'avaient qu'une ressource: la marche ou un peu de sport. C'est ainsi que certains marchaient des kilomètres journellement en tournant sur un espace assez réduit à l'instar des écureuils.

Dans les camps, les hommes de chaque nationalité se regroupaient suivant certaines affinités, souvent par région du pays d'origine.

La vie au camp était toujours très pénible. Il fallait beaucoup de volonté et un moral d'airain pour y rester. La présence du P.G. au camp central était cependant nécessaire; c'est de là que partait toute l'organisation du STALAG. Meilleure cette organisation était-elle, moins les P.G. en kommandos auraient-ils à souffrir de la captivité.

Organisation P.G.

Après quelques mois de captivité, une organisation hiérarchisée s'implanta dans les camps de P.G. Avec l'accord des autorités militaires allemandes un Homme de Confiance principal fut désigné ainsi qu'un Homme de Confiance pour le siège du Stalag, des H de C pour chacun des districts et enfin, un H de C par kommando.

Ces H de C avaient, suivant leur position, des responsabilités plus ou moins étendues. C'est ainsi que l'H de C principal veillait sur l'ensemble du stalag. Sa mission était très vaste, elle s'étendait d'une action vis-à-vis de la Croix Rouge internationale à une action auprès de l'autorité militaire allemande. Il veillait aux droits de ses camarades P.G. droits nés de la convention de Genève. Son rôle était très délicat.

Certaines formalités civiles étaient aussi réalisées par l'intermédiaire de l'H de C principal comme les mariages par procuration.

Au siège du Stalag était souvent adjoint à l'H de C principal un P.G. docteur en droit, chargé d'instruire les dossiers des P.G. assignés devant les juridictions militaires allemandes et ainsi préparer leur défense.

Dans un camp, l'esprit ne devait pas rester inactif. A cet effet, des cours furent bénévolement organisés. Ils constituèrent pour certains des, répétitions, pour d'autres une initiation.

Catholiques, protestants, ou orthodoxes, la plupart des prisonniers de guerre veillèrent, suivant leurs possibilités, à remplir leurs devoirs religieux.

Au camp central, un aumônier était attaché. C'était généralement, un prêtre de nationalité française, le clergé belge à quelques exceptions près, ayant été rapatrié bénéficiant du statut de l'infirmier protégé par la convention de Genève.

De modestes chapelles - temples de recueillement et de la prière - furent ménagées. Toutes reçurent, toujours avec des moyens de fortune, une décoration compatible avec le respect dû à Dieu. Y venant pour se changer les idées, bien des athées y ont trouvé l'apaisement.

Les camps disposaient généralement d'une cantine où, moyennant paiement en argent de camp (Lagermark), le P.G. pouvait se procurer - quand il y en avait - des lames de rasoir, de la poudre à lessiver, du dentifrice, des crayons, papier à cigarettes, cigarettes polonaises (Junak).

Subdivisions

Les permanents au camp et les hommes de passage étaient divisés en plusieurs compagnies - généralement quatre - et groupés par nationalité.

Le matin, l'appel général se faisait à la "place d'appel". A la tête de chaque compagnie était placé un sous-officier allemand. Il avait la responsabilité de sa compagnie. Chaque jour, au cours de l'appel du matin, il remettait son rapport avec le nombre de présents à un adjudant-chef qui contrôlait l'exactitude des chiffres annoncés.

Dans l'organisation d'un Stalag, en remontant la hiérarchie, on retrouvait la série complète des officiers avec à leur tête un colonel, commandant le Stalag.

Evasions

Dans les cas d'évasions - elles n'étaient pas rares malgré les nombreuses précautions prises - les appels, de jour et de nuit, se multipliaient. Ils duraient souvent des heures, peu importe le temps. C'était un satanique plaisir pour nos gardiens de siffler l'appel, de le traîner en longueur, de faire rompre les rangs, de permettre de rentrer dans les baraques et, cinq minutes après - juste le temps de s'installer - de siffler à nouveau l'appel. Ce petit jeu se répétait plusieurs fois consécutives. C'était un genre de représailles fatigantes pour celui qui devait les subir.

Les fouilles

Au camp, les fouilles étaient monnaie courante. Chaque homme était un suspect. Il suffisait de rentrer de l'avant-camp dans le camp proprement dit pour subir une visite corporelle.

Périodiquement, la Gestapo fouillait l'ensemble du camp. A ce moment tous les hommes devaient être rassemblés sur la place d'appel. On y restait souvent des heures. Parfois, ce rassemblement se faisait dans un enclos spécial. La Gestapo fouillait partout, en dessous des planchers, sur le toit des baraques, arrachait les buses des poêles, retournait et éventrait les paillasses, ne laissait rien en place dans les minces bagages des P.G.

La défense des P.G.

Le docteur en droit, adjoint à l'H de C principal ne plaidait pas. Il instruisait la plaidoirie et remettait ses conclusions à l'avocat militaire allemand. Son influence était souvent prépondérante et bien des camarades évitèrent des peines très lourdes grâce à des conclusions judicieusement établies.

Le rôle des H de C des districts et kommandos variait suivant l'effectif placé sous leur responsabilité. De leur influence et du sens qu'ils donnaient à leur mission, dépendait souvent le sort de leurs camarades de captivité.

Les prisonniers de guerre affectés au camp, siège du Stalag, constituent la plus petite minorité du contingent. La plupart furent envoyés en kommandos de travail par groupe de dix à cinquante et parfois davantage pour être occupés à des tâches diverses: agriculture, usines, chantiers de construction, chemin de fer, routes, vignobles, camps militaires, etc.

Certains, par la suite, furent même affectés à ce que l'on a appelé les "Baubatallon" (bataillons de construction) qui étaient répartis dans les villes les plus menacées par l'aviation alliée pour, après

chaque bombardement, procéder d'urgence aux premiers travaux de réparations (toitures, vitres, consolidation de murs, etc.).

N° 324 - 327 - 1981/1982

L'EFFECTIF DES XIII

D'après l'excellent ouvrage "LE COURRIER DES P.G. BELGES" édité par M. Jean OTH, du Club Philatélique Chestrolais et fils de l'un de nos plus sympathiques membres André OTH de Leval-Trahegnies, l'effectif P.G. belge des XIII se répartissait comme suit:

XIII A - SULZBACH-ROSENBERG

Il y eut à SULZBACH 2.000 Belges en 1940; 4.200 en juin 1941. On enregistra une descente à 1.700 en janvier 1945.

XIII B - WEIDEN (Opf)

On y releva une présence constante de 1.800 à 2.000 Belges. Ajoutons à cette indication une statistique que nous avons établie à la Kartei du camp de WEIDEN fin 1944. Nous y avons compté un effectif de 1.869 Belges. Il se répartissait comme suit:

Provinces	Nombre
Hainaut	791
Liège	529
Namur	250
Luxembourg	149
Brabant	131
Flandre occidentale	6
Limbourg	1
Belges domiciliés à l'étranger	12
Total	1.869

XIII C - HAMMELBURG

On y a enregistré une constante de 4.800 à 5.000 Belges et même plus de 7.000 jusqu' en septembre 1941.

XIII D - NUREMBERG-LANGWASSER

Un bon millier de Belges se trouva à LANGWASSER (7 Km environ de Nüremberg) après mars 1943.

Mr OTH a puisé dans les archives du Centre d'Etudes et de Recherches historiques de la Seconde Guerre Mondiale, les statistiques reprises ci-dessous de l'effectif des P.G. belges à différentes époques de leur captivité. Il a pu les comparer avec celles de la Croix-Rouge internationale, à Genève, ce qui le porte à dire qu'elles sont exactes.

Nous ajoutons que l'effectif du Stalag XIII B au 18 janvier 1945 (1.862) correspond à 7 unités près à celui que nous avons relevé à la "Kartei" du camp, en octobre - novembre 1944 (1.869).

Dates	XIII A	XIII B	XIII C	XIII D
21.03.41	2.000	2.000	7.600	-
28.06.41	4.189	1.887	7.582	-
16.09.41	4.135	2.116	7.323	-
01.09.42	3.054	1.863	5.422	-
15.12.42	3.034	1.856	5.165	-
01.01.43	3.042	1.852	4.996	-
01.02.43	3.023	1.823	4.823	-
25.03.43	2.999	1.822	4.844	1
15.05.43	1.801	1.819	4.833	1.200
21.06.43	1.792	1.815	4.833	1.192
01.10.43	1.800	1.795	4.708	1.168
18.01.45	1.671	1.862	4.445	1.027

N°328 - 1982

L'ACTION DE RESISTANCE DES P.G.

Souvent on en a parlé, souvent aussi l'action de résistance des P.G, fut contestée. Pourtant, elle a existé et compte même au nombre des premiers actes de résistance à l'ennemi.

Que de faits de résistance pourrions-nous citer qui eurent leur action en juin 1940 déjà! C'est que, chez le P.G., cette action se marquait le plus souvent par des gestes de sabotage qui, pris individuellement paraissaient mineurs mais qui, multipliés par le nombre d'exécutants constituaient une perte énorme pour l'économie de guerre allemande.

Sur ce sujet, "EUX ET NOUS", organe des P.G. français des Vosges, a publié un article qui traite de l'esprit de résistance des P.G. Nous en donnons ci-dessous de larges extraits, persuadés qu'ils intéresseront nos lecteurs.

Pour rendre vraisemblable la résistance P.G., nous avons rappelé ce qu'ils furent en cette guerre dont ils ont grandement payé les frais et ce qu'ils furent au retour d'exil, quand, revenant incompris, vieillis, ils ont donné cette leçon de civisme d'aider les autres, alors qu'eux-mêmes avaient à rebâtir leur avenir. Si l'on trace une ligne entre ces dates, 1940 et 1945, où s'affirme une incontestable dignité, comment ne pas deviner que les années intercalaires ont eu la même grandeur, peut-être plus grande? LA CAPTIVITE FUT UNE FIERE RESISTANCE. La résistance P.G. est dans la droite ligne d'une vie caractérisée par l'amour d'une liberté, perdue, mais toujours espérée toujours voulue, enfin recouvrée... d'une liberté vécue dans l'âme avant d'être épanouie dans les actes.

Cependant, le P.G. voulait de tout son coeur la victoire. Victoire de la France. Victoire de la liberté. Si les plus réfléchis ont pu avoir un instant de doute, le bon peuple P.G., unanime, même sous la crosse, se considérait vraiment naïvement comme un soldat qui n'a pas été vaincu. Extraordinaires réactions!... Un officier allemand déclarait: "Ils sont inconscients!" Ce sentiment profond qui habitait le P.G., le plus humble rendit vaines toutes les propagandes en faveur des cercles "dits" Pétain. Les inconscients voyaient clair: ils ont toujours dit "M..." à la "Kollaboration".

Une autre raison qui a permis aux paperassiers politiciens et plumitifs, incapables de discerner la "vie" l'enterrement de la résistance P.G., en fut l'originalité. Elle ne fut pas celle d'une troupe clandestine, dépendant de réseaux, qui s'accorda toute une hiérarchie, où les actions étaient programmées, les listes de volontaires dressées, conservées. Ceux qui prenaient le maquis étaient résistants d'office. Les autres circulaient, en exerçant leurs métiers. L'Allemand n'était pas partout: dans les foyers, dans les monts et les forêts. Les grandes villes échappaient à un contrôle de tous les instants. Il n'y avait pas de Wachman pour enlever à chaque Français, le soir, le falzar miteux! Où donc chez les P.G., les parachutages auraient pu avoir lieu? Sur la Rutabagastrasse des camps? Du haut des miradors, les anges gardiens vert-de-gris veillaient, les chiens veillaient. Même les plus humbles kommandos ne manquaient pas de Schleus, prisonniers de leurs prisonniers. Ni les plus petits ateliers… Toujours et partout ces regards soupçonneux...

Malgré les barbelés, malgré les gardiens, les P.G. ont cultivé l'EVASION. Des kammandos entiers y ont participé, payant leur solidarité de représailles. Pour ma part: un pied gelé. Six heures au garde-à-vous dans la neige, par gel. LE REFUS DE COLLABORATION, LES EVASIONS MULTIPLIEES ONT MAINTENU DES MILLIERS ET DES MILLIERS DE SOLDATS ALLEMANDS LOIN DU FRONT...

Résistance générale, résistance d'audacieux: difficile à répertorier. Qui a noté sur un carnet et fait vérifier par un chef des activités comme le trafic de cartes, de boussoles, etc.? Dans le même ordre de choses, qui a pu faire le relevé des INNOMBRABLES SABOTAGES, effectués par les P.G. Non seulement le travail "Langsam" malgré les punitions.

Mais la destruction de marchandises et d'outils, etc. Ainsi, ce gars qui a déréglé sa machine et qui a rendu inutilisables des centaines de billes. L'esprit étant la résistance, elle s'exerçait individuellement, lorsque l'occasion s'en présentait. Pas de directives. Des initiatives personnelles, parfois selon l'humeur, la rogne. Le résultat, qui pourrait le chiffrer? Nombre de P.G. ont témoigné du cran de leurs camarades. Témoignage rejeté! D'où les ordres? Pourquoi ces sabotages? Ont-ils été réussis? Les Allemands auraient dû établir les documents, confirmant que telle avarie de sous-marin, par exemple, provenait de P.G.

Sapotache! Sapotache! Sapotache! les Allemands nous l'ont assez hurlé! Pas assez fort pour que les Français l'entendent: SABOTAGE DE L'OPINION

Un million d'hommes, durant cinq ans, n'ont cessé de dire aux ouvriers, aux paysans, aux soldats eux-mêmes qu'ils étaient foutus, qu'Hitler serait kaput! Ils ont ébranlé la confiance allemande. Ils ont sapé le plus dur moral du monde... Inlassablement. Ils étaient si imperturbables dans leur résistance que lorsqu'en octobre 44, la B.B.C. leur demanda de se révolter, de prendre le maquis, les Allemands le crurent; ils eurent peur. Pourtant que pouvions-nous sans armes? Ils ont multiplié les fouilles, renforcé leur garde. A un moment grave, des milliers de soldats furent maintenus "au front des kommandos", Ici et là, se formèrent des groupes qui profitèrent du désordre de l'ennemi pour faire une résistance du type de celle de France... à l'aventure.

Si la résistance est un refus, le P.G. a été ce refus. Refus à la défaite! Refus à l'oppression! Si la résistance a été un "oui héroïque", il a été ce "oui héroïque", "Oui à la liberté", "Oui à la victoire"! Parce qu'il fut toujours en guerre, il demeure toujours prisonnier, jusqu'à l'heure où les libérateurs délivrèrent des hommes restés libres.

Les P.G. ont fait "leur" Résistance. Comme au maquis? Très rarement. Résistance tout de même. La résistance n'est pas un monopole. Ce fut la bataille des P.G., durant cinq ars. Car ils ont commencé les premiers. Cette bataille interminable dans les pires conditions, Ils l'ont gagnée. A Graudenz et ailleurs, ils ont eu leurs martyrs. J'en connais qui sont passés de leur camp en camp de concentration...

Que les P.G. aient été des résistants, à leur manière, ce n'est pas pour créer un fossé avec les autres résistants. Au contraire. Cela prouve simplement que, en deçà ou au-delà du Rhin, ont vécu du même idéal.

"EUX ET NOUS"

P.G. - VOSGES

N° 343 - 1983

Les prisonniers de guerre au Stalag XIII B étaient répartis en 127 kommandos de travail sur le territoire de l'Oberphalz, du Fichtelgebirge et du Südetenland. Ils étaient occupés dans la culture, dans l'industrie, des carrières, des mines, des camps militaires, la grosse majorité des P.G. se trouvaient dans des kommandos de culture, ce qui était, il faut le reconnaître, un certain avantage.

La répartition est la suivante:

55 kommandos de culture
39 kommandos industriels
12 kommandos culture-industrie
9 kommandos forestiers
3 kommandos de carrière
2 kommandos de mines
1 kommando culture-carrières
3 kommandos camps militaires (Grafenwöhr - Benreudt - Stagentumbach
3 kommandos de tailleurs - cordonniers (compagnies)

N° 346 - 1984

LES TRAINS SANITAIRES

Il y eut au total 23 voyages du train sanitaire organisés par la CROIX ROUGE DE BELGIQUE. 8.456 persorres furent ainsi rapatriées. Elles se répartissent comme suit:

7.170	Militaires
898	Sanitaires (militaires du Service de Santé de l'Armée)
384	Officiers
2	Civils (1)
2	Français

(1) Ces civils étaient peut-être des C.R.A.B. qui, sans avoir été incorporés, s'étaient revêtu d'une tenue militaire et avaient été fait prisonnier au cours des combats dans les Flandres.

A signaler que le rapatriement de sanitaires, même en bonne santé, était prévu la Convention de Genève. Aujourd'hui, les termes de cette convention modifiée n'imposent plus ces rapatriements d'une manière systématique.

Les P. G. du XIII B rapatriés comme "REFORMES" (Dienstunfähig, ou en abrégé D.U.) se répartissent en six convois. Les dates d'embarquement sont les suivantes:

15.03.42	53	unités pour les XIII A et B
29.04.42	24	unités pour les XIII A, B et C
26.08.42	184	unités pour le XIII B
27.01.43	242	unités pour le XIII B
24.07.43	166	unités pour les XIII B, C, D et V A
20.11.43	57	unités pour le XIII B
30.04.44	52	unités pour les XIII A et B

Il y eut un cas de décès de P.G. en cours de rapatriement, à bord du train du 29 avril 1942. Il s'agit de L. GILLET du Stalag XIII.

Le train sanitaire était conçu pour le transport d'environ 500 hommes. Son personnel était constitué de bénévoles au service de la CROIX ROUGE DE BELGIQUE.

N° 331 - 1982

M E R K B L A T T

Verhalten gegenüber Kriegsgefangenen

Die Kriegswirtschaft erfordert den **Einsatz aller zur Verfügung stehenden Arbeitskräfte.** Deshalb werden die Kriegsgefangenen in vollem Umfange in den Dienst unserer Wirtschaft gestellt.

Kriegsgefangene müssen so behandelt werden, daß ihre volle Leistungsfähigkeit der Industrie und Ernährungswirtschaft zugute kommt. Voraussetzung dafür ist eine ausreichende Ernährung; dieser muß eine entsprechende Arbeitswilligkeit gegenüberstehen. Jede Arbeitsstunde, die infolge Krankheit oder Unterernährung ausfällt, geht der deutschen Volkswirtschaft verloren.

Die Behandlung muß streng, aber korrekt sein: mangelnde Arbeitswilligkeit wird durch die Wehrmacht bestraft.

Kriegsgefangene gehören nicht zur Haus- oder Hofgemeinschaft, also auch nicht zur Familie. Sie haben als Soldaten ihres Landes gegen Deutschland gekämpft, sind daher unsere Feinde. Wer sie besser behandelt als deutsche Arbeitskräfte, wird zum Verräter an der Volksgemeinschaft.

Deutsche Frauen, die in Beziehungen zu Kriegsgefangenen treten, schließen sich von selbst aus der Volksgemeinschaft aus und erhalten ihre gerechte Bestrafung. Selbst der Schein einer Annäherung muß vermieden werden.

Jedes Entgegenkommen gegenüber Kriegsgefangenen erleichtert dem Feind die Spionage und Sabotage und richtet sich damit gegen unser Volk.

Die Teilnahme an deutschen Feiern und Festen sowie kirchlichen Veranstaltungen, an denen Deutsche teilnehmen, ist den Kriegsgefangenen grundsätzlich untersagt. Der Besuch von Gaststätten und für Kriegsgefangene nicht zugelassenen Geschäften ist ebenfalls verboten. Dagegen ist es ihnen gestattet, ihre Feste unter sich zu feiern. Einzelne Kriegsgefangene, die durch besondere Leistungen sich verdient machen, dürfen sich, mit Urlaubscheinen des zuständigen Lagers ausgestattet, auch ohne deutsche Bewachung freibewegen.

Kriegsgefangene erhalten alle unbedingt notwendigen Dinge. Geringfügige Zuwendungen, als Belohnung für gute Arbeitsleistungen im Interesse der Erhaltung oder Steigerung der Arbeitsleistung, sind statthaft. Die für bestimmte Arbeiten vorgeschriebene Arbeitskleidung, wie z. B. für Grubenarbeiten, chemische oder andere Spezialberufe, ist nicht von der Wehrmacht, sondern vom Betriebsführer zur Verfügung zu stellen. Geld und andere Wertgegenstände dürfen Kriegsgefangene nicht erhalten, ebensowenig Alkohol, soweit dieser nicht zur betriebsüblichen Ernährung gehört.

Die Arbeitszeit richtet sich nach den kriegsbedingten Verhältnissen des Betriebes. Die Kriegsgefangenen haben Anspruch auf die zur Erhaltung der Leistungsfähigkeit erforderliche Ruhezeit und darüber hinaus auf eine gewisse Freizeit zur Instandhaltung der Bekleidung und der Unterkunft.

Im Umgang mit allen Kriegsgefangenen sind diese Leitsätze von jedem Deutschen unbedingt zu beachten. Sie gelten auch gegenüber französischen und belgischen Kriegsgefangenen, denen gewisse Erleichterungen gewährt sind.

Jeder Verstoß gegen diese Richtlinien sabotiert die Kriegsführung und wird streng bestraft.

Dieses Merkblatt ist aufgestellt in Zusammenarbeit Oberkommando der Wehrmacht — Reichsministerium für Volksaufklärung und Propaganda und allen Parteidienststellen auf deren Dienstwegen zugegangen.
Andere Merkblätter über die Behandlung Kriegsgefangener und Zusätze zu diesem Merkblatt sind verboten.
Alte Merkblätter sind einzuziehen.

Berlin, im Mai 1942.

N° 345 - 1983

LE CAMP DE FLOSSENBURG

A. Aperçu historique

Après les camps de concentration de Dachau, Buchenwald et Sachsenhausen, et sur ordre du commandement SS, un nouveau camp de concentration fut érigé en Mai 1938 à Flossenburg, district de Neustadt sur le Waldnaab.

Dans le cadre de la soi-disant lutte contre les délits, outre les personnes poursuivies pour activités politiques ou raciales, furent également incarcérées en camp de concentration toutes personnes qui, dans l'esprit du national-socialisme, étaient considérées comme "criminelles" ou "asociales" et par conséquent étaient punissables. Les premiers détenus de Flossenburg appartenaient à cette dernière catégorie, mais bientôt cependant, ici aussi, les prisonniers politiques constituèrent la grande majorité.

En Automne 1939, lors du début de la guerre, le camp de concentration de Dachau fut provisoirement vidé pour permettre la formation des unités SS. C'est ainsi que 981 détenus politiques furent transférés de Dachau vers Flossenburg dans l'Oberpfalz. En outre, après le début de la guerre, y furent également incarcérées, dans ce camp toujours agrandi et dans ses commandos extérieurs, toutes personnes étrangères suspectées d'opposition. Le premier transport de détenus étrangers eut lieu le 5 Avril 1940.

Le choix pour la construction du camp se porta sur le calme village de Flossenburg dans l'Oberpfalz, près des frontières de Bohème et de Bavière. Flossenburg était a l'écart des grandes voies de circulation et, de ce fait, convenait particulièrement pour l'isolement des prisonniers. De plus, les SS y voyaient l'occasion favorable d'utiliser la main-d'oeuvre des prisonniers en les faisant travailler dans les carrières de granit.

Le camp de prisonniers se composait de 16 baraquements en bois disposés en longueur: des bâtiments pour la cuisine, le lavoir, la désinfection, les ateliers, la prison du camp, le four crématoire et la cour où se faisait l'appel. Le camp était entouré d'une haute clôture en fil de fer barbelé électrifiée et il y avait aussi plusieurs tours de garde.

A l'origine, le camp fut construit pour 1.600 détenus. Plus tard, il fut agrandi jusqu'à 3.000. Dans les premiers temps de l'existence du camp de Flossenburg, les prisonniers furent principalement occupés à la construction du camp et au travail dans les carrières de granit. Après le début de la guerre, on les employa de plus en plus dans les usines d'armement.

Finalement, le camp se composait de 85 commandos extérieurs dont 60 pour les hommes et 25 pour les femmes, avec au total 5.000 personnes.

Des 111.400 prisonniers (95.400 hommes et 16.000 femmes) qui furent recensés de 1938 à 1945, une grande partie furent versés dans les commandos extérieurs.

Par suite des conditions inhumaines dans le camp, beaucoup de détenus y trouvèrent la mort. La mortalité fut particulièrement élevée dans les dernières années de guerre à cause des épidémies, urticaires, fièvres typhoïdes qui touchèrent en plus grand nombre et principalement les prisonniers affaiblis.

Le Service International de Recherches d'Arolsen mentionne, d'après ses recherches et celles faites auprès des divers bureaux d'état civil - parmi lesquels le Bureau Spécial de notification des décès - un nombre de personnes décédées enregistrées de 22.334. Les décès des prisonniers de guerre russes ne sont cependant ni mentionnés ni connus. De même les décès qui eurent lieu peu avant la libération ne furent pas non plus enregistrés. Il n'est donc pas possible de déterminer le nombre exact de détenus décédés à Flossenburg.

Le 23 Avril 1945, l'armée américaine libéra ce camp. Déjà depuis le 20 Avril, la plus grande partie des détenus (environ 14.000 personnes) avait été dirigée vers le Sud, en trois colonnes distinctes. Ces colonnes étaient déjà distantes de Flossenburg de quelques journées de marche lorsque les troupes américaines allèrent à leur rencontre. Comme il ressort des renseignements du Service International de Recherches, ces marches coûtèrent encore la vie à environ 4.000 personnes. Dans le camp même, 1.526 prisonniers furent libérés.

D'après le registre du Comité qui s'occupa dans les années 1946-1948 de l'établissement des sépultures et plaques commémoratives, il apparaît que le nombre de décès connus, survenus en divers endroits de Flossenburg, repose sur des sources privées. En conséquence, le Comité n'a pu déterminer le nombre exact de décès.

B Les sepultures

Du lieu des sépultures, on arrive d'abord aux anciens baraquements des prisonniers. Comme illustration de la dimension primitive du bâtiment et de l'enclos de la prison, les fondations et les murs frontaux de la baraque ainsi que les restes des murs de l'enclos de la prison sont encore visibles. Dans l'aile Ouest de la baraque, deux cellules ont été reconstruites dans leur aspect original.

Il y avait en prison des personnalités éminentes du mouvement de résistance allemand, à savoir parmi d'autres, le Pasteur Bonhoeffer, l'Amiral Canaris, le Général Oster qui trouvèrent la mort à Flossenburg.

A côté des deux cellules, fut érigée une petite salle de documentation avec illustrations et archives, dont les détails permettent de se rendre compte du camp avec ses conditions inhumaines et dégradantes.

Après la visite de la baraque des prisonniers, on se dirige de la cour vers le cimetière où plus de 5.000 morts sont enterrés dans des tombes alignées.

A côté des détenus décédés dans quelques commandos extérieurs, le cimetière recèle avant tout le sacrifice de la marche d'Avril 1945. Ces détenus et leurs compagnons de destin de divers commandos de détenus furent d'abord enterrés - ici et là - où ils trouvèrent la mort. Ils sont maintenant inhumés sur le territoire de l'ancien camp de concentration de Flossenburg, leur dernier lieu de repos.

La plupart sont anonymes même si l'on connaît leur nationalité, mais rien de plus parmi les nombreux morts.

Lorsque le nom est connu d'une manière certaine, une petite pierre en fait mention.

De la place en forme de demi-cercle, avec un bloc de granit mal dégrossi, le chemin conduit à droite, en passant devant les tombes alignées en longues rangées, vers une des trois tours de garde encore existante. Passant devant cette tour de garde, on se dirige, en descendant des escaliers, dans la "Vallée de la Mort", vers l'ancien four crématoire. Immédiatement en amont du four, un chemin tourne à gauche vers une pierre commémorative à la mémoire des détenus de croyance juive décédés à Flossenburg.

Les corps des prisonniers furent brûlés dans ce four crématoire au cours des années 1941 à 1945. Avant 1941, l'incinération avait lieu à Selb.

Sur la place, se trouvent quelques marches en dessous du four crématoire, un recoin rouge dans le vert gazon - un signe caractéristique des détenus politiques - ainsi qu'une plaque commémorative indiquent que cet endroit était le lieu d'exécution.

A quelques mètres de là, une pyramide recouverte de gazon cache les cendres de plusieurs milliers de détenus.

Une autre tombe contenant des cendres se trouve dans la bande de gazon, à côté de la pyramide, sous un bloc de granit.

De la terrasse, on parvient à la chapelle du Pardon "Jésus en prison". Cette chapelle fut construite dans les années 1946 à 48 avec des pierres provenant des tours de garde détruites de l'ancien camp de concentration. Dans l'allée transversale, entre la chapelle et la tour de garde, deux plaques de granit rappellent la construction de cette chapelle et les noms des personnes qui, en son temps, y ont participé.

Dans l'église, sur des consoles en granit, se trouvent des réceptacles avec de la terre du pays natal provenant de quelques pays de prisonniers libérés. Sur l'autel, on peut voir un groupe de mortification fait en bois de tilleul. Au milieu, le Christ frappé et mis en croix; à sa droite, un détenu avec des outils de tailleur de pierres, opprimé par un sbire; à sa gauche, une femme avec un lourd fardeau sur le dos et son enfant qu'elle étreint dans son bras droit pour le protéger.

Le groupe avec le détenu opprimé rappelle la dure corvée que devaient accomplir les prisonniers dans les carrières. Le groupe avec la femme et l'enfant symbolise la grande souffrance que devaient aussi endurer les parents des persécutés.

A côté de la fenêtre multicolore, pend un tableau avec une Madone noire, une oeuvre d'un ecclésiastique polonais.

En face, une peinture à l'huile "Le Christ avec une couronne d'épines", oeuvre de l'évêque de Regensburg.

Au-dessus de la porte, vers la sacristie, des armoiries pontificales taillées dans le granit.

Des deux côtés du choeur, sur des consoles en granit, deux urnes avec des cendres de détenus, symbolisent les milliers de morts du camp. Sortant de la chapelle, le chemin conduit, à travers les tombes, vers la sortie.

C. Cimetière dans la localité de Flossenburg

Outre l'ancien territoire militaire, se trouve, en contrebas, dans le village de Flossenburg, au pied de la colline du château, un autre cimetière.

Dans celui-ci reposent les prisonniers du camp de Flossenburg qui avaient vécu la libération d'Avril 1945, mais qui sont décédés peu de temps après des suites de leur captivité.

Chacune des 120 tombes est caractérisée par une petite pierre en forme de coussin qui porte le nom de la personne décédée.

Traduit de "KZ-GRAB-UND GEDENKSTAETE" FLOSSENBURG "

VL - KGF 39.506

N° 348 - 1984

COMMENT S'EST EFFECTUE LE RAPATRIEMENT DES P.G.

Une circulaire immatriculée 9/47, datée du 12 février 1947 et publiée par la FNAPG nous renseigne au sujet du rythme du rapatriement des prisonniers de guerre de juillet 1940 à la fin de la guerre.

Un simple calcul nous apprend que de juin 1940 à novembre de la même année, 36.792 P.G. ont repris le chemin de la Belgique.

En détail: en juillet, 10.000 miliciens et 3.000 volontaires et officiers de réserve; en août, 12.000 miliciens et 3.188 volontaires et officiers de réserve; en octobre, 5.000 miliciens et 734 officiers de réserve, et en novembre 2.500 miliciens et 37 officiers de réserve.

Le dernier mois de 1940 vit le retour de 23.677 hommes (dont 23.000 miliciens). De sorte que, au 31 décembre 1940, on pouvait compter 60.469 rapatriés.

Les quatre premiers mois de 1941 assistèrent à une accélération importante du rythme des retours: janvier: 32.020; février: 21.217; mars: 13,422; avril: 3.500; soit au total: 70.159 rapatriés dont 1.736 volontaires et officiers de réserve.

Accélération stoppée net dès le 1er juin 1941; arrêt quasi total puisque du 1er juillet 1941 au 1er septembre 1941, nous ne verrons rentrer au foyer que 8.372 prisonniers.

A partir de ce moment, les Stalags tenaient bien leur proie et n'entendaient plus la lâcher!

Après le 1er avril 1945, on enregistra une rentrée totale de 61000 miliciens et de 4.078 officiers.

Ce qui permet en fin de compte de chiffrer à 190.000 les miliciens et à 14.100 les volontaires et officiers de réserve qui furent "concentrés" dans les Oflags et Stalags d'Outre-Rhin.

N° 351 - 1984

LES P.G. BELGES EN 1940

Sur les 700.000 mobilisés de mai 1940, 50.000 avaient été capturés durant la campagne des dix-huit jours et le reste par effet de l'armistice.

100.000 prisonniers belges internés dans les camps provisoires avaient réussi à fuir et à rentrer chez eux MOTU PROPRIO. 400.000 furent libérés en juin en qualité de spécialistes, Wallons et Flamands.

De France, comme l'Ecole Militaire, 25.000 militaires d'active avaient gagné directement les Oflags et les Stalags allemands, s'ajoutant ainsi aux 200.000 prisonniers envoyés en Allemagne depuis la Belgique au cours de l'été.

Au début d'octobre 1940, 225.000 hommes, dont 145.000 Flamands et 80.000 Wallons, se trouvaient internés en Allemagne.

Sur une population active, hommes et femmes, de 15 à 65 ans, d'environ 3.500.000 personnes, l'absence de 225.000 hommes, soit 13 % de la population active masculine, pèse considérablement.

Certes, on comptait toujours 500.000 chômeurs secourus en juin 1940 et les travaux de reconstruction allaient réduire ce chiffre à 219.000 en décembre et à 100.000 en juin 1941. Ce chiffre allait encore baisser jusqu'à 70.000 fin 1941, mais il est vrai que beaucoup d'allocataires préféraient renoncer à leur indemnité que d'être soumis à des pressions visant à les embaucher pour le travail en Allemagne.

Qui remplaçait à leur poste de travail, les hommes partis en captivité? Les chômeurs en partie, mais surtout les femmes qui, à tous les niveaux, avaient pris courageusement les postes laissés vacants.

Les femmes vont jouer un rôle capital dans la Belgique occupée. Ayant pris, par nécessité, la direction de leur foyer et souvent de l'entreprise familiale (commerce, petite industrie ou même exploitation agricole) elles cessent d'être passives et, conscientes de leurs responsabilités, elles prennent d'autorité des initiatives dans tous les domaines: vie sociale aussi bien que civique.

Si la Belgique a pu maintenir son ravitaillement de survie pendant ces années troubles, elle le doit en grande partie aux femmes qui surent économiser dans les foyers et développer les productions vitales.

Si la Belgique a gardé, dans cette succession d'événements dramatiques, un moral qui restera élevé jusqu'à la libération, elle le doit avant tout aux femmes qui surent panser les plaies des blessés, soigner les malades, garder l'espoir envers et contre tous.

Ces combats, les femmes les menèrent dans un contexte extrêmement difficile: pénurie générale, amenuisement des ressources familiales et charge des colis des prisonniers, réduction, due à l'absence, de la puissance paternelle sur les enfants en bas âge, émancipation plus rapide des adolescents dont le père est prisonnier, troubles psychologiques des épouses privées de maris et attraction plus grande des individus mâles restés au pays, ressentiment croissant envers la puissance occupante qui retient les maris en captivité.

Extrait de "La vie quotidienne des Belges sous l'occupation" - J. de Launay et J. Offergeld - Ed P. Legrain.

N° 352 - 1984

ON NE REFAIT PAS L'HISTOIRE

Je viens de revivre avec acuité, mais aussi avec des découvertes, la période "vacillante" de 39-40 (PPR et mobilisation) en lisant "Les avertissements qui venaient de Berlin", ce très bel ouvrage de Jean Vanwelkenhuysen (Imprimerie Duculot à Gembloux) que je recommande vivement à ceux qui sont attirés par notre histoire: étude fouillée, d'une parfaite probité historique, étayée sur des renseignements exacts, et, partant, nullement tendancieuse.

Ce récit - qui se lit comme un roman - nous reporte 45 ans en arrière alors que nous étions les "défenseurs" d'une neutralité au sujet de laquelle peu d'entre nous - hormis nos dirigeants, peut-être - ne s'était fait illusion.

Saviez-vous, tout d'abord, qu'à la montée du nazisme, en 1934, il y avait, agglutinés autour du colonel BECK, des officiers supérieurs de l'Armée allemande qui redoutaient les excès du nazisme et souhaitaient que les Alliés de 14-18, devant le danger, empêchent le réarmement de l'Allemagne… ce qui, malheureusement, ne se fit pas.

Dans l'ouvrage dont je fais état, vous lirez comment le Colonel Hans OSTER, chef de la Zentralabteilung de l'Abwehr, anti-nazi, donna par le canal du Major SAS, attaché militaire des Pays-Bas à BERLIN, tous les avertissements qui auraient dû dessiller les yeux de nos gouvernants! J'emploie le verbe "dessiller" dans son sens le plus complet, c'est-à-dire d'amener quelqu'un à voir ce qu'il ignorait ou voulait ignorer!

OSTER, profondément allemand et profondément religieux déteste le régime hitlérien surtout parce qu'il souffre de l'image criminelle qu'Hitler a créée de l'Allemagne. Bien avant 40 il a été convaincu que la guerre se solderait par la défaite de l'Allemagne; il paiera d'ailleurs de sa vie, sa sincérité, sa lucidité et sa participation à la tentative d'assassinat du Führer: ainsi que l'Amiral CANARIS qui mourut à FLOSSENBURG en 1945.

Nous restions NEUTRES alors que l'on savait par les alertes de novembre 39 et de janvier 40 qu'Hitler - qui avait remis près de 30 fois l'attaque des Pays-Bas, du Luxembourg et de la Belgique - utiliserait uniquement ce moyen pour vaincre la FRANCE, par surprise tactique au canal Albert et par surprise stratégique à SEDAN!

L'invasion a débuté le 10 mai à 4.35 h.; l'appel à l'aide française arrive à 6,15 h (!) au quai d'Orsay à PARIS; or, la veille - un officier du cabinet du général en chef (Gamelin) annonçait que les préparatifs allemands à l'attaque avait cessé (ce qui paraissait être une nouvelle rassurante) alors qu'en réalité ils étaient achevés (ce qui dévoilait l'imminence de l'attaque).

En Allemagne, à l'ouest, il y avait de 120 à 123 Divisions, immenses armées prêtes à bondir en avant: ce fut la Blitzkrieg (guerre-éclair) prévue par de Gaulle et dont - à part Reynaud - les français n'avaient jamais tenu compte.

Le colonel BEM Raymond DINJEART, officier belge chargé du Bureau "Allemagne" avait, avant la guerre, vu les exercices à feux réels présentés au camp de Döberitz devant les spectateurs occidentaux par le régiment d'élite "Grossdeutschland": le mordant, l'audace, la volonté de se battre, la rapidité de manoeuvre, le mépris du danger de cette unité dévoilaient amplement les intentions belliqueuses de l'Allemagne.

Dans son dernier chapitre "Le Bilan", conclusion de son livre, l'auteur écrit: "La surprise tactique jouera contre les Belges au Canal Albert. La surprise stratégique prendra les Français au dépourvu à Sedan. Elle sera fatale. Ni la capacité du commandement allié, ni la valeur des troupes ne permettront de compenser les erreurs accumulées avant le lever de rideau", et, plus loin, "Toujours est-il que la Belgique bascule brusquement dans la guerre. L'indignation règne dans la population. Pour la seconde

fois en un quart de siècle, l'Allemagne a renié sa parole". Plus effrayés par les souvenirs de 1914, les Belges fuirent la mort: c'est l'exode vers l'ouest ... alors qu'il eut été préférable de rester chez soi!
L'auteur termine son livre ainsi, en toute objectivité:
"Le fait dominant est que, grâce au renseignement, l'alerte a été donnée en Belgique quelques heures avant l'attaque. Les troupes ont eu le temps de prendre les dispositions voulues. Partout, d'ailleurs, elles ont répliqué au feu par le feu. Il a fallu ensuite une heure à Bruxelles pour prendre l'exacte mesure de ce qui se passait. Une fois les convictions faites, les décisions politiques ont suivi leur cours logique. L'aide de la France et de la Grande-Bretagne a été demandée. La corrélation a été totale entre le renseignement et l'action. Si les réponses avaient été ensuite aussi adéquates dans tous les domaines - et pas seulement en Belgique! - la campagne aurait connu une autre tournure.

Le renseignement est un élément du succès. Il peut être nécessaire. A lui seul, il n'est pourtant pas suffisant. L'atout qu'il procure est impuissant s'il s'insère dans une mauvaise donne. Le 10 mai 1940, Hollandais et Belges ont été alertés à temps. C'était un avantage. Il allait apparaître qu'ils n'en avaient malheureusement pas d'autre. Et, cet unique avantage, les Français et les Britanniques ne l'ont même pas eu. Les cartes étaient mal distribuées. Par surcroît, les alliés ne savaient pas se servir des leurs. La partie était inégale, moins à cause des jeux qu'à cause des joueurs. Mais, de cela, nul ne se doute au moment où la guerre cesse d'être "drôle""

P.C.

N° 354 - 1984

LES "LAGERGELD" par Maurice ICHE

L'autorité militaire allemande, dans l'intention de faciliter le contrôle et le comportement des prisonniers de guerre, de limiter leurs contacts avec la population civile et de leur enlever les moyens de préparer une évasion (achat de costumes civils, de billets de chemins de fer) décida de leur interdire la détention d'espèces ou de billets de banque allemands ou étrangers. Seules, les «monnaies de camps» ou "Lagergeld" pouvaient être utilisées par eux, à l'intérieur des camps ou des kommandos de travail.

Les achats autorisés dans le commerce local devaient être effectués par l'intermédiaire des autorités allemandes, qui convertissaient les monnaies de camps, en monnaies officielles.

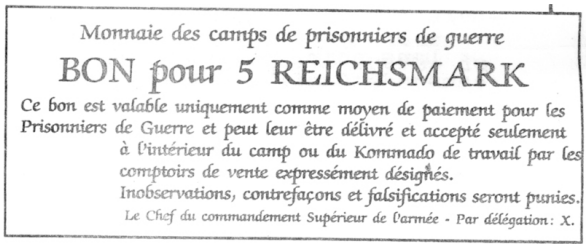
Dans l'Allemagne nazie, centralisée et hiérarchisée, tous les prisonniers de guerre du Grand Reich utilisèrent la même monnaie, émise par l'Oberkommando der Wehrmacht (O.K.W.) dont le chef était le maréchal Keitel.

Ces monnaies étaient imprimées au recto seulement, sur des rectangles de papier (force: 64 grammes). Ce papier présente un filigrane formé de quatre feuilles à l'intérieur desquelles est inscrite une croix grecque. Ces motifs sont disposés en quinconce sur toute la surface.

Tous les billets sont imprimés en noir et le texte est encadré. Ils sont numérotés dans le coin supérieur droit et, dans l'angle inférieur gauche, les armes du Grand Reich (aigle aux ailes déployées, perché sur une couronne entourant la croix gammée). Tous les billets sont surchargés d'un triangle de couleur rouge.

Sept valeurs sont émises. La couleur du papier et leurs dimensions sont différentes, pour faciliter leur identification rapide et leur classement.

Valeurs	Dimensions (en mm)	Couleur du papier	Côté du triangle équil. (en mm)
1 Reichspfennig	75 x 36	Gris	30
10 Reichspfennig	82x42	Rose	33
50 Reichspfennig	90 x 40	Vert	34
1 Reichsmark	95 x 44	Blanc	35
2 Reichsmark	100x47	Bleu	38
5 Reichsmark	105 x 50	jaune paille	38
10 Reichsmark	118x65 de couleur rose	blanc, fond burelé	48



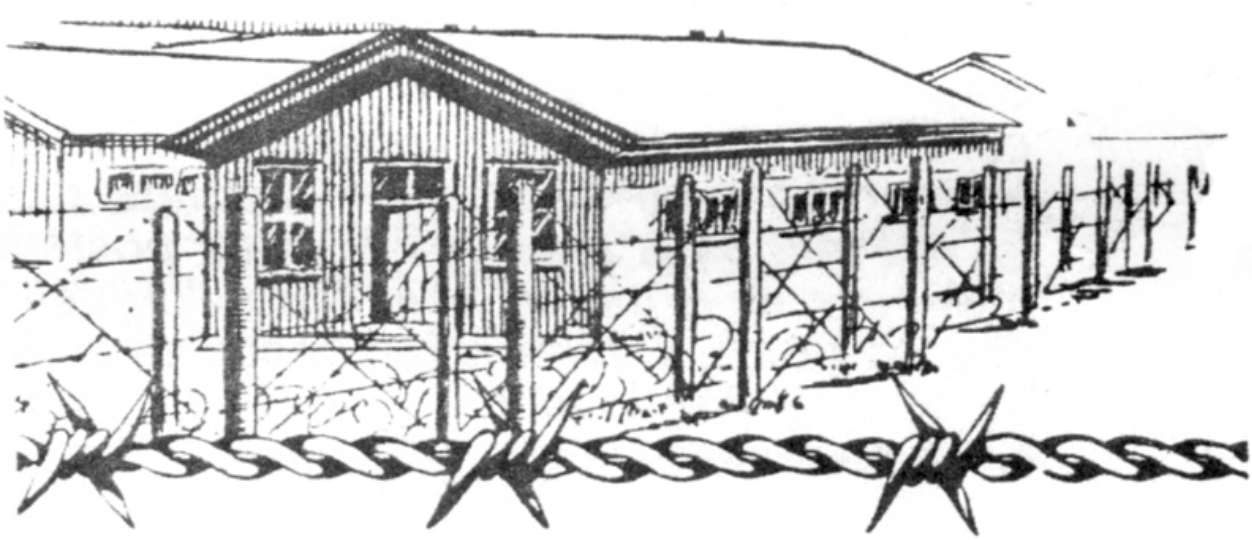
N° 362 - 1986

QUI ETAIT FRITZ TODT?

Fritz Todt termina la guerre 1914-1918 comme lieutenant pilote de la Luftwaffe et fut ensuite employé, puis directeur de la firme "Sager-Wörner", firme spécialisée dans la construction de routes et de tunnels.

Il s'affilia très tôt au parti nazi et, dès 1922, gagna la confiance d'Hitler. Il fonda la "National-Socialistischer Bund Deutscher Technik" à Flossenburg près de Kulmbach et de Weiden (Opf)

Dès l'avènement du national-socialisme en 1933, il fut chargé de la construction des autostrades allemandes et en 1938 il reprit du Génie des Forteresse l'achèvement de la ligne Siegfried (appelée Westwall depuis 1944).

Il était à la fois, ministre du Reich de l'armement et des munitions, Inspecteur-Général du réseau routier allemand, Inspecteur-Général des voies d'Eau et de l'Energie, Commissaire aux Travaux Publics et à l'Urbanisme, Général de brigade de la Luftwaffe.

Suite à la campagne de Russie, il ne cacha pas son manque de foi en la victoire du IIIe Reich. Il devint gênant pour Hitler ce qui explique son accident d'avion et sa mort en 1942.